

2010

Un regard critique sur l'approche structurationniste en SI : Une comparaison avec l'approche foucaldienne

Aurélie Leclercq-Vandelannoitte
IESEG School of Management, a.leclercq@ieseg.fr

Follow this and additional works at: <http://aisel.aisnet.org/sim>

Recommended Citation

Leclercq-Vandelannoitte, Aurélie (2010) "Un regard critique sur l'approche structurationniste en SI : Une comparaison avec l'approche foucaldienne," *Systèmes d'Information et Management*: Vol. 15 : Iss. 1 , Article 3.
Available at: <http://aisel.aisnet.org/sim/vol15/iss1/3>

This material is brought to you by the Journals at AIS Electronic Library (AISeL). It has been accepted for inclusion in Systèmes d'Information et Management by an authorized administrator of AIS Electronic Library (AISeL). For more information, please contact elibrary@aisnet.org.

Un regard critique sur l'approche structurationniste en SI : Une comparaison avec l'approche foucaldienne

Aurélie LECLERCQ-VANDELANNOITTE

IESEG School of Management

RÉSUMÉ

Cet article de recherche propose de questionner la perspective structurationniste en systèmes d'information (SI) et d'établir un parallèle avec la perspective foucaldienne. Anthony Giddens et Michel Foucault partagent effectivement les mêmes critiques de l'essentialisme et des dualismes, et s'interrogent tous deux sur des notions inhérentes aux problématiques de SI. Pourtant, force est de constater que tous deux n'ont pas reçu le même écho dans la recherche en SI. Alors que la perspective structurationniste apparaît comme l'un des paradigmes dominants de la recherche en SI, la perspective foucaldienne a été souvent négligée dans la recherche francophone en SI. Nous cherchons donc à mettre en évidence les limites de la perspective structurationniste en SI, et à montrer en quoi la perspective foucaldienne permet d'enrichir notre compréhension des relations entre le SI, l'organisation et les individus, sans tomber dans certains écueils de la perspective structurationniste.

Mots-clés : Théorie de la structuration, Anthony Giddens, Michel Foucault, interactions SI-organisation-acteurs.

ABSTRACT

This research paper aims at questioning the structurationist perspective in information systems and to establish a parallel with the Foucauldian perspective. Indeed, Anthony Giddens and Michel Foucault share the same critics of essentialism and dualisms, and both question concepts that are crucial in IS research questions. Yet, these perspectives have not received the same attention in IS research. While the structurationist perspective in IS appears as one of the dominant paradigm of IS research, the Foucauldian perspective has long been neglected in French IS research. We thus seek to highlight the limitations of the structurationist perspective in IS, and to show how the Foucauldian perspective could enrich our understanding of the relationships between IS, the organisation and individual members, without falling into the traps raised by the structurationist approach in IS.

Key words: Structuration theory, Anthony Giddens, Michel Foucault, IS-organization-actors interactions.

INTRODUCTION

Cet article de recherche fait suite au 14ème colloque de l'AIM, dont l'objectif était de dresser « un bilan critique de la production scientifique de ces dernières années » dans le domaine de la recherche en Systèmes d'Information (SI). Il paraît nécessaire en effet d'apporter un regard critique sur les connaissances produites afin de consolider cette discipline jeune et en plein essor que constitue la recherche en SI. Afin de répondre à cette exigence, nous proposons de porter un regard critique sur l'approche structurationniste en SI. Cette prise de recul par rapport à un courant de recherche largement mobilisé répond à une volonté d'en reconnaître la portée et les possibles limites, et s'inscrit dans une démarche d'amélioration continue des approches théoriques utilisées dans la recherche en SI. De plus, ce regard critique ouvre la voie à d'autres cadres de pensée, notamment à la perspective foucauldienne, qui est introduite dans cet article en contrepoint de la perspective structurationniste en SI. Si les apports de la pensée de Giddens, et notamment de la théorie de la structuration ne sont effectivement plus à démontrer, il semble pertinent néanmoins de soumettre cette approche à un regard critique, d'autant plus que d'autres approches – telles que la perspective foucauldienne – sont quasiment ignorées dans la recherche francophone en SI. Cet article de recherche établit ainsi un parallèle entre ces deux approches, Michel Foucault apparaissant comme un contrepoint philosophique d'Anthony Giddens (Dandeker, 1990 ; Cowton et Dopson, 2002).

Anthony Giddens et Michel Foucault partagent effectivement les mêmes critiques de l'essentialisme et rejettent les dualismes opposant l'individu à la société, l'action à la structure, le symbolique au réel, le pouvoir à la liberté. Ce rejet commun des dualismes rend les travaux de ces deux auteurs particulièrement enrichissants et adaptés à l'analyse des problématiques de SI, par le dépassement des perspectives de déterminisme technologique et organisationnel qu'ils permettent (Markus et Robey, 1988). De plus, ces deux théoriciens s'interrogent tous deux sur les questions de la modernité, du contrôle, du pouvoir, ou encore de l'espace-temps, soit autant de notions inhérentes aux problématiques de SI. Cependant, bien que Giddens admire Foucault, il en critique largement la pensée. Giddens et Foucault se sont effectivement opposés, par écrits interposés, sur leurs conceptions respectives de l'action, de la structure et de leurs interrelations (Callinicos, 1985). Si Giddens prétend rejeter les théories de Foucault, il semble néanmoins puiser dans le registre foucauldien pour appréhender les questions de la surveillance, de la dialectique du contrôle et de la modernité (Giddens, 1987 ; 1994). D'ailleurs, plusieurs travaux structurationnistes en SI ont recours à certains concepts de la pensée de Foucault afin de compléter ce qu'ils considèrent comme des lacunes de la théorie de la structuration (Orlikowski, 1991 ; Hayes et Walsham, 2000).

Il est donc très éclairant de mettre en perspective ces deux cadres de pensée. Or, force est de constater que tous deux n'ont pas reçu le même écho dans la recherche en SI. La pensée de Giddens a fait l'objet d'un réel engouement au

cours des années 1990 et 2000 (Jones and Karsten, 2008), si bien que la perspective structurationniste apparaît aujourd'hui comme l'un des courants les plus influents dans la recherche en SI (Jones and Karsten, 2008 ; Poole and DeSanctis, 2004; Monod et Klein, 2004). Giddens est ainsi l'un des auteurs les plus cités, lorsqu'il est question notamment d'étudier les interactions entre la technologie, l'organisation et l'individu dans une optique dépassant les écueils des approches déterministe et socio-technique (Jones, 2000 ; Jones and Karsten, 2008). En revanche, la pensée de Foucault a été relativement négligée dans la recherche en SI, a fortiori dans la recherche francophone en SI, probablement parce qu'elle n'offre pas, à la différence de penseurs comme Giddens ou Habermas, de schémas directement applicables (Willcocks, 2004). Bien qu'elle offre un potentiel certain pour la recherche en SI, c'est une vision réductrice et parfois caricaturale de la pensée de Foucault qui a été véhiculée, afin de rendre compte du potentiel de surveillance des technologies modernes (Starkey, 2005, p.47).

Dans ce papier, nous cherchons donc à mettre en évidence les limites de la perspective structurationniste en SI, et à montrer en quoi la perspective foucauldienne, négligée dans la recherche francophone en SI, permet d'enrichir notre compréhension des relations entre le SI, l'organisation et les individus, sans tomber dans certains écueils de la perspective structurationniste. Nous revenons dans un premier temps sur les fondements de la pensée de Giddens, afin de comprendre la portée de la théorie de la structuration et d'y introduire le coin du questionnement.

Une distinction est d'ailleurs effectuée entre la pensée générale de Giddens, la théorie de la structuration de Giddens (1987) et la perspective structurationniste en SI. L'analyse de la théorie de la structuration nous amène à distinguer plusieurs limites : une contradiction liée à la conception giddéenne de l'agence humaine, l'oubli de la dimension politique, ainsi qu'une mise en cause de l'adaptation de ce courant à l'étude des organisations (1). Nous nous penchons ensuite sur l'application de la théorie de la structuration à la recherche en SI, de façon à identifier les apports et les failles de ce courant largement mobilisé (2). Nous explorons alors un autre cadre conceptuel pour rendre compte de ces interactions et proposons un parallèle avec la pensée de Michel Foucault, souvent laissée pour compte dans la recherche en SI, alors qu'elle offre des articulations conceptuelles permettant d'enrichir l'analyse des relations entre la technologie, l'individu et son environnement sans tomber dans certains écueils de la pensée structurationniste (3).

1. LES FONDEMENTS DE LA THÉORIE DE LA STRUCTURATION DE GIDDENS

Après un retour aux sources de la pensée de Giddens (1.1), nous mettons en évidence ses principales limites (1.2).

1.1. Un retour aux sources

Selon Giddens (1987), « la théorie du social classique », représentée par les

courants structuro-fonctionnalistes et herméneutiques, s'avère inadaptée à la compréhension de la société moderne. C'est précisément au dualisme opposant objectivisme et subjectivisme que s'attaque Giddens. La théorie de la structuration a pour objectif de rendre compte de la constitution mutuelle de l'action d'agents compétents (1.1.1) situés dans un contexte spatio-temporel d'interaction (1.1.2) et des structures sociales, à travers la notion de « dualité du structurel » (1.1.3).

1.1.1. L'action et l'agent réflexif

« Dans la théorie de la structuration, le point de départ est herméneutique » (Giddens, 1987, p.51). L'objet d'étude de la théorie de la structuration est en effet la reproduction, grâce au caractère récursif des activités humaines, des pratiques sociales accomplies dans l'espace-temps. La structuration ne saurait donc être pensée en-dehors de l'action et, ainsi, de l'acteur. D'ailleurs, en considérant les termes acteurs, agents et soi-agissant comme interchangeable, Giddens confirme son ambition de rendre compte de conduites humaines qui ne sont ni socialement déterminées, ni totalement autonomes. Selon Giddens, l'action s'inscrit dans un « modèle stratifié », comportant trois processus enchâssés : le contrôle réflexif de l'agent, qui est une compétence permettant à chaque agent de comprendre et de situer son action ; la rationalisation, qui reflète la capacité des agents à expliquer les fondements de leurs activités ; et la motivation, qui renvoie aux désirs qui inspirent l'action.

La majeure partie du « savoir commun » dont s'imprègnent les rencontres

n'étant pas accessible à la conscience des agents, celle-ci s'exprime essentiellement dans les pratiques des agents. Une distinction fondamentale est effectuée par Giddens entre conscience discursive (« ce qu'un acteur sait à la fois faire et dire ») et conscience pratique (« ce qu'un acteur sait faire » sans pour autant savoir le dire). L'origine des conduites humaines se trouvant dans la conscience pratique, c'est-à-dire dans les savoirs tacites, conventionnels et tenus pour acquis, la routine joue, selon Giddens, un rôle fondamental dans l'activité humaine et dans la reproduction des pratiques. La routine permet en outre de créer un sentiment de confiance, une « sécurité ontologique », fondamentale à la poursuite des activités humaines. Permettant de contrer les sentiments d'angoisse grâce au maintien d'une « sécurité ontologique », les routines sont donc l'expression d'une autonomie de l'individu, autonomie qui se trouve au fondement même de sa capacité de contrôle réflexif. Le recours aux routines contribue, de plus, au processus de reproduction des pratiques sociales et à leur extension dans l'espace-temps.

Cette conception de l'acteur se retrouve dans la définition que Giddens donne du pouvoir, entendue essentiellement au sens « pouvoir de », « capacité d'accomplir » (p.345). Le pouvoir, qui s'inscrit dans les relations entre l'action et le structurel, est inhérent à la constitution de la vie sociale. Le pouvoir se comprend donc dans une perspective productive, à visée transformatrice. « Etre capable d'agir autrement signifie de pouvoir intervenir dans l'univers, ou de s'abstenir d'une telle intervention, pour influencer le cours d'un procès

concret » (1987, p.63). Selon Giddens, un agent peut être considéré comme tel s'il dispose de la « capacité transformatrice » du pouvoir. Le pouvoir est une caractéristique de l'agence humaine, indissociable de l'action, qui doit permettre à l'agent de « créer une différence » dans le cours ordinaire de la vie sociale.

1.1.2. Une action située dans l'espace-temps

Contrairement à la théorie sociale classique, qui adopte une conception réductrice du temps et de l'espace, Giddens (1987) s'attache à l'analyse des modes de constitution des systèmes sociaux dans l'espace-temps. Certains concepts – comme la « co-présence », le « positionnement » des acteurs, ou encore la « régionalisation » – rendent compte de la place centrale de la contextualité dans la théorie de la structuration. Giddens (1987, 1994) suggère que les liens entre présence, co-présence et distanciation spatio-temporelle ont des conséquences évidentes sur les modes d'interaction et sur la structuration des pratiques. Si les sociétés traditionnelles se caractérisaient exclusivement par des contextes de co-présence, où moyens de communication et moyens de transports étaient tenus pour équivalents, les sociétés modernes connaissent au contraire une forte distanciation spatio-temporelle. Giddens insiste en effet sur la construction possible de relations avec un autre physiquement absent mais fondamentalement présent dans la structuration effective des pratiques. Ces concepts permettent de comprendre l'émergence de nouvelles solutions organisationnelles impliquant l'uti-

lisation de SI. La « distanciation spatio-temporelle » et la « régionalisation » permettent en effet d'analyser la structuration de l'ordre social, dans les organisations notamment, et d'appréhender le lien entre l'espace et le quotidien dans une dialectique mêlant le global au local (Maffesoli, 1993). Ces notions font écho à divers enjeux organisationnels tels que le lien social, la cohésion, la distance, l'absence, la proximité, ou encore le contact dans les situations de travail. De nombreux auteurs s'inspirent ainsi des travaux de Giddens (1987) pour analyser, à l'ère du « village global », la complexification des relations organisées à distance et, paradoxalement, la recherche de situations de co-présence (Mesny, 1993 ; Cocula et Frédy-Planchot, 2000).

1.1.3. La structure, la structuration et la dualité du structurel

Par ailleurs, la structure n'est ni une contrainte extérieure à l'action humaine, ni une création pure, *ex nihilo*, des sujets humains. Au contraire, action et structure n'existent pas indépendamment l'une de l'autre et doivent se concevoir en termes de complémentarité. Giddens (1987) parle à ce titre de « dualité du structurel ». « Le structurel » désigne un ordre virtuel, hors de l'espace-temps, constitué de règles et de ressources, conservé dans l'esprit des individus sous la forme de « traces mémorielles », ou actualisé dans l'action et les pratiques sociales. Le structurel n'est pas extérieur aux agents, « il n'est pas que contrainte, il est à la fois contraignant et habilitant » (Giddens, 1987, p. 75). L'action est alors un médium per-

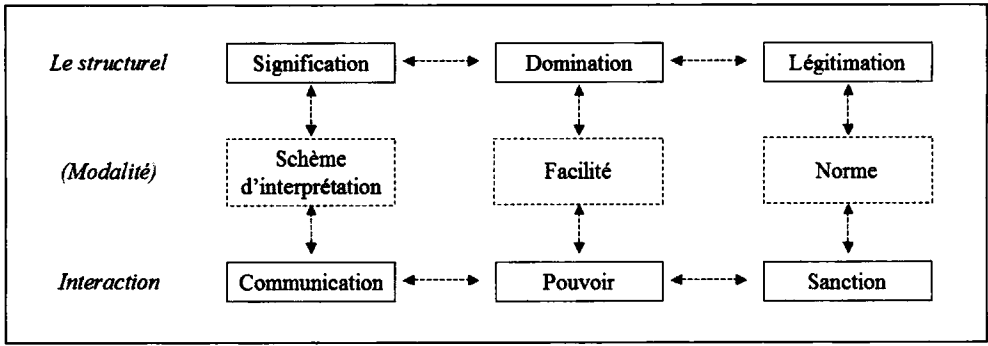


Figure 1 : Les dimensions de la dualité du structurel, selon Giddens (1987)

mettant de transformer les règles et ressources en traits institutionnalisés des systèmes sociaux, que Giddens nomme « propriétés structurelles ». Celles-ci sont à la fois le produit de l'action et la condition d'existence des pratiques individuelles. Giddens distingue ainsi trois dimensions structurelles des systèmes sociaux – la signification, la domination et la légitimation –, qui sont liées au niveau de l'interaction – la communication, le pouvoir, la sanction – par la mise en œuvre de différentes modalités de structuration – les schèmes d'interprétation, l'usage de facilités et de moyens, ainsi que les normes (Figure 1). Ces modalités de structuration sont autant de règles (normes et codes de signification) et de ressources du structurel (ressources d'autorité et d'allocation).

La « dualité du structurel » se reflète dans la conception giddéenne du pouvoir, dont les aspects à la fois contraignants et habilitants sont reconnus. Bien que les ressources soient inégalement distribuées, les relations de pouvoir supposent l'existence d'une « dialectique du contrôle », mettant en jeu une combinaison d'autonomie et de dépendance entre acteurs. Le pouvoir apparaît donc comme un médium de la

liberté et de l'émancipation. L'idée de contrôle dialectique montre que même dans les situations extrêmes de domination, il y a place pour l'agence humaine, pour un contrôle réflexif de l'action qui permet à chaque individu de faire usage d'une parcelle de pouvoir.

C'est dans ce dépassement du clivage entre individualisme et collectivisme (Cohen, 1990), cette récursivité entre action et structure (Autissier et Le Goff, 2000), que réside l'intérêt majeur de la théorie de la structuration (Jones and Karsten, 2008). Ainsi, cette perspective a suscité un réel engouement dans la recherche en sciences de gestion (Giordano, 1998 ; Audet et Bouchikhi, 1993), et plus particulièrement en SI (De Vaujany, 1999 ; 2000 ; Jones and Karsten, 2008). La théorie de la structuration est effectivement à l'origine d'une réinterprétation des courants classiques de la pensée sociologique, si bien qu'elle apparaît comme une nouvelle théorie du social (Rojot, 2000) permettant d'envisager les organisations, non comme des structures formelles, mais comme des « lieux de structuration » (Autissier et Wachoux, 2000), ou encore des « modèles de relations sociales » (Autissier et Le Goff, 2000).

1.2. Une approche critique de la théorie de la structuration

Au-delà de la complexité de l'œuvre de Giddens, de son niveau d'abstraction et de son éloignement du réel, pour lesquels elle a été critiquée (Kéfi et Kalika, 2004), plusieurs limites de la théorie de la structuration méritent d'être soulignées. La première d'entre elles est liée à la conception giddéenne de l'agence humaine et à la primauté accordée au pôle herméneutique de la dualité action-structure (1.2.1). Cette limite conduit à une deuxième critique, à savoir la mise à l'écart de la dimension politique des interactions sociales. Le désordre, le conflit, le chaos, la discontinuité sont en effet autant de notions occultées dans la théorie de la structuration (1.2.2). Pour ces raisons, il est possible de douter de l'adaptation de la théorie de la structuration à l'étude des organisations (1.2.3).

1.2.1. Une contradiction liée à la conception giddéenne de l'agence humaine

La théorie de la structuration de Giddens souffre d'une contradiction à l'origine de certaines controverses. Giddens met en effet l'accent sur la capacité des agents à transformer les propriétés structurelles des systèmes sociaux grâce au pouvoir dont ils disposent. Il insiste ainsi sur « le caractère fondamentalement transformateur de toute action humaine, même dans ses formes les plus routinisées » (Giddens, 1987 p.171). Mais en raison de cette insistance sur l'agence humaine, Giddens est accusé d'un certain subjectivisme (Callinicos, 1985). Selon Callinicos (1985), en consi-

dérant que les agents, par leurs actions, produisent et reproduisent la société, Giddens glisse vers l'extrême herméneutique qu'il a pourtant cherché à dépasser. Selon Callinicos (1985) Giddens voit en effet les règles comme le moyen de la production et de la reproduction des pratiques. De ce fait, la théorie de la structuration finirait par nier le caractère contraignant du structurel, ce dernier étant considéré comme un simple moyen de l'action (Callinicos, 1985). La perspective du réalisme critique s'oppose elle aussi à cette conception réductrice des structures et de la contrainte développée par Giddens. Selon Archer (1995), les structures pré-existantes contraignent l'action, de même que l'action reproduit et transforme les structures existantes. Certaines contraintes sociales réelles découlent ainsi des pratiques passées et ont des effets plus ou moins forts dans le présent. Or l'idée avancée par Giddens (1987) selon laquelle la structure ne préexiste pas à l'action, ne permet pas d'analyser de tels phénomènes. Selon Archer (1995), la théorie de la structuration de Giddens cherche moins à ré-articuler les concepts d'agence et de structure, qu'à les transcender à travers le concept de « dualité du structurel ». L'idée selon laquelle la structure est à la fois le médium et le résultat de l'action ne résout pas le problème de l'articulation entre agence et structure mais conduit au contraire à un amalgame entre ces deux concepts. Giddens ferait donc persister la dualité entre ces deux extrêmes, en donnant finalement la primauté à l'agence humaine (Callinicos, 1985). Cette valorisation de l'agent compétent serait le signe que Giddens n'est pas parvenu à dépasser le dualisme entre

action et structure : selon Hekman (1990), Giddens présuppose cette dichotomie.

L'analyse que Giddens porte sur la « résistance » des groupes subordonnés est révélatrice de cette difficulté. Giddens soutient que tous les agents humains, doués de compétences, sont capables d'exercer du pouvoir, d'agir sur leur environnement, et d'altérer les conditions ainsi que le fonctionnement des systèmes sociaux. Cette capacité de résistance serait une propriété générale des agents humains, indépendamment du contexte et des circonstances. Plusieurs auteurs critiquent cette conception a-historique et a-contextuelle de la résistance, qui ne tient pas compte de l'évolution des formes de résistance, dans le temps et dans l'espace, ni du degré d'agence individuelle et collective permise par le contexte (Callinicos, 1985 ; Archer, 1990).

De plus, il est possible de douter de la capacité réelle des agents à mobiliser et transformer les propriétés structurales des systèmes sociaux, en ce sens où la conception de l'agent développée par Giddens ne permet pas réellement de comprendre comment les individus créent le changement. Giddens insiste sur le pouvoir profondément transformateur de toute action humaine mais, paradoxalement, réduit les motivations au besoin de sécurité ontologique, et les comportements à des routines qui reproduisent les propriétés structurelles de façon non intentionnelle (Clegg, 1989 ; Bailly, 1998). Une contradiction existe donc au cœur de la théorie de la structuration, puisque d'un côté est affirmé le caractère fondamentalement transformateur de l'action, et, de l'autre,

la volonté humaine est réduite à l'adoption de comportements routiniers (Callinicos, 1985 ; Whittington, 1992). De plus, si les routines représentent certains types de comportements, tous les comportements ne sont pas nécessairement routiniers (Romelaer, 2000). La théorie de la structuration semble souffrir ainsi d'un manque de « motivation directe » (Cohen, 1990) et d'une conception réductrice de l'acteur dont l'intentionnalité est apparemment niée. Les réalistes critiques regrettent par exemple que Giddens néglige la préexistence et l'autonomie des formes et des structures sociales, telles que les rôles, les positions sociales, ou encore les relations, qui sont autant de facteurs de motivation des actions (Archer, 1995, p.99). Giddens occulte également les notions de psychologie individuelle et de personnalité, ce qui entrave l'explication des différences psychologiques au fondement de l'action et des distinctions interindividuelles. Dans la même veine, certains motifs fondamentaux de la conduite sociale, tels que l'« attachement affectif à la face sociale », sont laissés de côté (Cohen, 1990, p.415). Cette première limite, liée à la conception giddéenne de l'agence humaine, nous amène à identifier une deuxième limite importante de la théorie de la structuration : la mise à l'écart de la dimension politique.

1.2.2. Le politique, une dimension oubliée

La théorie de la structuration apparaît comme une théorie de la stabilité, occultant la dimension politique des interactions sociales et empêchant l'analyse de la discontinuité. Chazel (1987) re-

proche en effet à Giddens de se limiter à la conception d'un pouvoir « reproducteur », et de négliger l'idée d'un pouvoir « générateur », qui permettrait de comprendre les possibilités de changement et de transformation des structures au-delà de leur simple reproduction. L'insistance de Giddens sur les comportements routinisés, le besoin inconscient de sécurité ontologique, et la réduction du sentiment d'angoisse existentielle, ne permet pas d'analyser la discontinuité et le désordre inhérents à la vie sociale. Giddens met en effet l'accent sur la récursivité des pratiques et semble évacuer le « caractère complexe de ces processus itératifs », « la génération du chaos à partir de l'ordre », « l'imprévisibilité », « la non linéarité » (Urry, 2005, p.206). Selon Archer (1990), l'idée d'une constitution mutuelle de l'action et de la structure empêche toute possibilité de transformation ou de discontinuité dans la reproduction des systèmes sociaux. « La construction du social apparaît continue et même sans heurts majeurs. Giddens ne précise pas la nature des interactions en jeu » (Chevalier-Kuzla, 1998, p.94). En se focalisant sur l'idée de production et de reproduction, et en réduisant les motivations humaines au besoin de sécurité ontologique, Giddens semble ainsi évacuer la dimension politique des interactions et évacuer la question des conflits et des clivages sociaux qui pèsent pourtant sur les actions individuelles (Bariteau, 1993). Pour beaucoup, Giddens sous-estime le conflit et les tensions possibles entre action et structure et n'offre pas une vision satisfaisante du déroulement de l'interaction, qui met en jeu des procédures de négociations, des renversements de situation et l'émer-

gence de nouveaux consensus (Romealer, 2000 ; Bailly, 1998). Chevalier-Kuzla (1998, p.94) se demande ainsi « comment interpréter selon la théorie de la structuration, les conflits, les crises, les résistances au changement, ou au contraire les phénomènes d'adhésion ».

1.2.3. Une mise en cause de l'adaptation de la théorie de la structuration aux organisations

Pour toutes ces raisons, la théorie de la structuration de Giddens ne semble pas répondre totalement à la question des interrelations entre acteurs, a fortiori dans les organisations. La conception des systèmes de régulation développée par Giddens ne semble pas représentative des modes de coordination au sein des organisations (Romealer, 2000). Aussi Romelaer (2000) reproche-t-il à Giddens de ne pas « traiter de la structure interne des systèmes sociaux ». Ainsi, il est possible de s'interroger sur la capacité de la théorie de la structuration à rendre compte du fonctionnement des organisations telles que les entreprises. De plus, la théorie de la structuration concerne la constitution de la société dans son ensemble, au niveau macro-social, et a d'ailleurs été développée dans ce but. Son importation au niveau micro-social, par exemple au niveau organisationnel, n'est donc pas sans poser certains problèmes (Whittington, 1992 ; Rojot, 2000 ; Chevalier-Kuzla, 1998 ; Cocula et Frédy-Planchot, 2000). Ainsi, certaines notions, qui n'ont pas été conçues pour étudier le niveau micro-social, s'avèrent difficilement transférables dans les recherches empiriques en sciences de gestion, comme

le montre le cas des processus de changement (Chevalier-Kuzla, 1998). Inversement, les organisations ont des spécificités que la théorie de la structuration ne semble pas en mesure d'appréhender (Romelaer, 2000). L'objectif de Giddens étant, rappelons-le, d'analyser la constitution de la société, Giddens, finalement, « ne nous donne pas une modélisation des organisations ou des entreprises » (Romelaer, 2000). Whittington (1992) met ainsi en garde contre une interprétation erronée et une mauvaise utilisation de l'œuvre de Giddens dans les recherches en sciences de gestion. Les divers emprunts faits à la théorie de la structuration finissent par la déformer, celle-ci faisant l'objet d'une utilisation extrêmement sélective.

Qu'en est-il de la perspective structurationniste en SI ? Un vaste courant de recherche s'est effectivement inspiré de la théorie de la structuration pour analyser le rôle des SI au sein des organisations. Or, au regard des critiques adressées à la pensée de Giddens (1987), il convient de nous interroger sur la portée de la perspective structurationniste en SI, dont elle s'inspire directement. Cette perspective est-elle sujette à de tels écueils ? Est-elle adaptée, finalement, à la compréhension des interactions entre le SI, les individus et l'organisation ?

2. LA PERSPECTIVE STRUCTURATIONNISTE EN SI

La théorie de la structuration d'Anthony Giddens (1987) semble d'une grande richesse pour appréhender le processus de construction sociale de la

technologie ainsi que l'interaction dynamique entre l'organisation, l'individu et la technologie. La conception de l'organisation en tant que lieu de structuration et la définition du changement en tant qu'interaction récursive, servent effectivement de base à la perspective structurationniste en SI (Jones and Karsten, 2008). Cette perspective a donné lieu à de nombreux travaux de recherche qui font aujourd'hui référence, par le nouvel angle d'approche qu'ils offrent des relations entre les SI et l'organisation. La théorie de la structuration apparaît ainsi comme « l'un des paradigmes théoriques les plus influents dans la recherche en SI » ou encore comme une « lentille théorique de choix pour la plupart des chercheurs » dans ce domaine (Poole and DeSanctis, 2004, p.207).

Différents courants peuvent être identifiés au sein de la perspective structurationniste en SI, en fonction de leur inscription dans le champ anglophone (Barley, 1986 ; Orlikowski, 1991, 1992, 2000 ; DeSanctis and Poole, 1994, 2000 ; Jones, 1997 ; Walsham, 2002 ; Walsham et Han, 1991 ; Hayes et Walsham, 2000 ; Swanson et Ramiller, 1997) ou de leur appartenance au champ francophone (Carton-Bourgeois, 1999 ; de Vaujany 1999, 2000, 2001 ; Houzé, 2001). Une distinction peut également être opérée entre ces recherches en fonction de l'angle d'approche qu'elles adoptent : alors que certaines d'entre elles, représentant la majorité des travaux structurationnistes en SI, cherchent à appliquer de façon stricte les concepts développés par Giddens, d'autres recherches ont pour objectif d'étendre les concepts de la théorie de la structuration afin de concevoir des cadres conceptuels d'es-

sence structurationniste, qui soient spécifiques à la recherche en SI (Jones et Karsten, 2008). Bien que ces recherches diffèrent quant à leurs objectifs et propositions de base, elles partagent néanmoins un socle commun lié à la mobilisation de la théorie de la structuration de Giddens. Dans la lignée de Giddens, l'approche structurationniste en SI suggère effectivement que les SI incarnent des schèmes interprétatifs (structures de signification), fournissent des possibilités de contrôle et de coordination (structures de domination), et recouvrent des normes (structures de légitimation). Les SI sont impliqués dans l'interaction, et, contribuent en conséquence, au renforcement ou à la modification de ces structures sociales. Afin de donner une vision synthétique de la richesse de la perspective structurationniste en SI, nous proposons de revenir sur les postulats communs aux travaux structurationnistes en SI (2.1), avant de mettre en évidence leurs principales limites (2.2).

2.1. Les postulats communs et apports des travaux structurationnistes en SI

Si le courant structurationniste apparaît comme une nébuleuse constituée de multiples courants et leaders, plusieurs postulats communs et apports peuvent être identifiés (De Vaujany, 2000, p.81-82) : une redéfinition de la technologie et des SI, fondée sur l'idée d'équivocité de la technologie (2.1.1), la reconnaissance d'effets indéterminés et non anticipés de la relation SI-organisation, permettant un rejet des perspectives déterministes (2.1.2), ainsi que l'affirmation du rôle des acteurs à travers le

concept d'appropriation et d'usage du SI (2.1.3).

2.1.1. Une définition renouvelée des SI

La perspective structurationniste permet de repenser le concept de SI grâce à la reconnaissance des dimensions à la fois objective et subjective des SI et l'introduction des caractéristiques cognitives et sociales (Orlikowski, 1992). D'une part, les SI apparaissent comme des artefacts technologiques et matériels, c'est-à-dire des systèmes techniques incluant des dispositifs techniques ; d'autre part, les SI sont définis comme des objets socialement construits, étroitement liés à des pratiques, des formes organisationnelles, des structures de signification, ainsi qu'à des connaissances et des créations de sens (Orlikowski, 1992 ; Swanson et Ramiller, 1997). L'approche structurationniste considère le SI comme une opportunité de structuration, et rompt ainsi avec la tradition déterministe. Le SI devient ainsi un « potentiel structuré » (DeSanctis et Poole, 1994), une occasion de changement organisationnel, qui mêle des contraintes et des facteurs habilitants.

Les propriétés institutionnelles préexistantes de l'organisation constituent un cadre pour l'action, alors que d'autres propriétés émergent des différentes interactions avec le SI. Rompant avec les approches déterministes et les relations causales simples, la perspective structurationniste met au jour une relation dialectique entre les propriétés structurantes de la technologie et les propriétés structurelles de l'organisation

(Orlikowski, 1992). La théorie de la structuration adaptative (DeSanctis et Poole, 1994) fournit elle aussi une meilleure compréhension du processus d'implémentation des SI en mettant au jour le pouvoir des pratiques sociales ainsi que le potentiel structurant des technologies. Elle insiste sur les processus d'interaction entre le SI et le contexte social d'utilisation du SI. Compte tenu de l'interaction de ces propriétés du SI et du contexte organisationnel, l'originalité de l'approche structurationniste est de mettre au jour le caractère équivoque du SI, à travers les concepts de « dualité », de « flexibilité interprétative », ou encore de « structures sociales dans la technologie » (Orlikowski, 1992 ; DeSanctis et Poole, 1994). Comme le souligne Weick (1990), les TI sont profondément équivoques, dans la mesure où elles peuvent être conçues et utilisées de multiples façons. De Vaujany (2000) analyse lui aussi l'équivocité de ces technologies et montre qu'elle peut être liée soit aux caractéristiques intrinsèques des technologies (ouvertes et peu restrictives), soit au contexte social d'utilisation (tel que l'environnement de travail et les formes organisationnelles de plus en plus décentralisées et sous forme de réseaux), ou encore au niveau de formation des utilisateurs. Barley (1986) montre quant à lui que les technologies n'ont de sens que dans l'action, et met ainsi au jour l'idée de « signification sociale » de la technologie.

2.1.2. Des effets indéterminés et non anticipés de la relation SI-organisation

En reconnaissant l'importance du contexte social des actions et des inter-

prétations à l'égard du SI, la perspective structurationniste repense la relation entre le SI et l'organisation et rend compte des effets non anticipés de l'introduction des SI dans l'organisation (Barley, 1986). Les effets résultant de l'implémentation d'un SI peuvent s'avérer très différents d'une organisation à l'autre ou d'un individu à l'autre. Les SI n'apportent pas toujours les effets escomptés dans les organisations et des technologies identiques peuvent mener à des résultats structurels différents. L'AST met au jour les faiblesses des approches déterministes qui n'expliquent qu'en partie les relations entre la technologie et l'organisation, et ne permettent pas d'appréhender les possibles contradictions liées à l'introduction des SI. Le modèle établi par Orlikowski (1992) dépasse également les approches non déterministes socio-structurelles, telles que le courant socio-technique, qui décrivent un modèle statique reposant sur l'adéquation des sous-systèmes techniques et sociaux (Kéfi et Kalika, 2004). L'interaction récursive entre le SI, les acteurs et les propriétés institutionnelles de l'organisation ouvre la voie à des points de tension et d'instabilité entre les différentes dimensions du modèle et fait ainsi émerger des situations évolutives et de changement organisationnel. La perspective structurationniste en SI se propose ainsi de mettre un terme avec le dualisme entre la structure et l'acteur (De Vaujany, 2000 ; Fernandez et Jomaa, 2005), incarné dans les perspectives de l'impératif technologique et de l'impératif organisationnel (Markus et Robey, 1988). Les travaux structurationnistes en SI tentent ainsi de réconcilier, comme le fait Giddens dans la théorie

de la structuration, les approches structuro-fonctionnalistes, centrées sur les structures, et les perspectives herméneutiques, centrées sur le sujet. L'approche structurationniste introduit, de plus, une prise en compte du contexte social et du processus historique de l'introduction des SI et de leur utilisation. En ce sens, elle vise à s'inscrire dans une « perspective émergente » des relations SI-organisation, dépassant les écueils des perspectives dites déterministes (Markus et Robey, 1988). C'est dans le dépassement de ce clivage que réside la principale contribution de la perspective structurationniste.

2.1.3. L'appropriation et l'affirmation du rôle des acteurs

Ainsi, cette perspective a le mérite de montrer que les conséquences de l'introduction d'un SI dans une organisation dépendent avant tout de l'appropriation qui en est faite par les individus (DeSanctis et Poole, 1994), et du sens que les acteurs lui donnent (Weick, 1990 ; Alter, 2000). L'un des postulats communs de ces recherches qui s'inscrivent dans la tradition structurationniste en SI réside en effet dans la prise en compte des usages et de leur gestion comme processus de structuration (De Vaujany, 2000). DeSanctis et Poole développent ainsi un concept-clé des relations entre les individus et le SI, à savoir l'« appropriation », et identifient les processus de structuration qui lui sont sous-jacents. Ils mettent en évidence des manières variées de mettre en œuvre le SI et identifient différents « profils d'appropriation ». Cette approche a d'ailleurs été étendue avec l'identification de différents modèles

d'appropriation (De Vaujany, 1999). Compte tenu de l'équivocité des technologies, de leur ouverture, et de la construction de sens qu'elles nécessitent, De Vaujany (1999, p.66) s'interroge sur les appropriations individuelles – c'est-à-dire « les formes systématiques dans la façon dont un acteur s'approprie les technologies » – ainsi que sur la pertinence de telles appropriations. Par là-même, la perspective structurationniste réaffirme la part de l'agence humaine, négligée dans les perspectives de déterminisme technologique. Les outils ne sont pas innovants en eux-mêmes ; c'est la façon dont ils sont conçus, utilisés et appropriés par les utilisateurs finaux qui importe (De Vaujany, 2000).

2.2. Les limites et dépassements des travaux structurationnistes en SI

Au-delà de ces nombreux apports, la perspective structurationniste en SI pose plusieurs problèmes sur lesquels il convient de revenir. Ces problèmes font écho à certaines limites de la théorie de la structuration identifiées plus haut, mais relèvent également de certaines adaptations, voire infidélités à l'œuvre de Giddens (Jones et Karsten, 2008). Bien que ces limites ne s'appliquent pas avec la même intensité aux différents courants qui constituent la perspective structurationniste en SI (Poole, 2008 ; Jones and Karsten, 2009), il est possible néanmoins d'identifier trois types de limites, que nous nuancerons en fonction des travaux évoqués. Cette perspective renvoie tout d'abord une image très réductrice de l'agent, tout en accordant pourtant la primauté de l'individu sur la

technologie (2.2.1). Cette première limite nous amène à porter une deuxième critique à la perspective structurationniste en SI, liée à la faible prise en compte des dimensions de pouvoir et enjeux politiques des relations entre acteurs (2.2.2). Pour ces raisons, l'adaptation de la perspective structurationniste à l'étude de SI peut être mise en cause (2.2.3).

2.2.1. Une conception très limitée de l'acteur et des contraintes

Premièrement, les travaux structurationnistes fournissent une conception très limitée de l'agent. Ils représentent l'individu ainsi que le SI dans un contexte exclusivement organisationnel, ne prenant pas en compte le fait que l'individu utilise le SI en y inscrivant son identité sociale. L'individu est décrit en permanence comme un acteur (Archer, 1995), et le plus souvent comme un utilisateur de SI. Or, l'utilisation et la conception du SI sont loin d'être socialement neutres. En s'inscrivant dans la lignée de la pensée de Giddens, les travaux structurationnistes ne paraissent pas accorder suffisamment de place à la volonté, aux intentions des individus et aux motivations humaines, qui jouent pourtant un rôle crucial lors des changements technologiques et organisationnels (Markus, 1983).

De plus, malgré cette conception réductrice de l'acteur, le problème de subjectivisme excessif présent dans la théorie de la structuration semble se retrouver dans certains courants structurationnistes qui accordent la primauté au pôle herméneutique (DeSanctis et Poole, 1994). Sans nier leur équivocité, la construction de sens dont elles font l'objet, et les possibilités d'appropriation

et d'utilisation qu'elles permettent, les technologies induisent également des contraintes, que les travaux structurationnistes peinent parfois à reconnaître, préférant voir dans les technologies des constructions sociales malléables et flexibles. Ainsi, pour Barley (1986), les SI représentent avant tout une opportunité de changement structurel, dont les significations sont définies par le contexte d'utilisation. DeSanctis et Poole (1994) insistent quant à eux sur la capacité des groupes à maintenir, remplacer, étendre, comparer, affirmer ou renier les structures fournies par la technologie. Enfin, Orlikowski (2000) parle de « technologies en pratique » dont les structures émergent de l'interaction. Les travaux structurationnistes en SI, notamment ceux fondés sur la théorie de la structuration adaptative (DeSanctis et Poole, 1994) semblent ainsi privilégier l'agence humaine et conduire à un effacement de la technologie qui n'apparaît plus que comme une « occasion de structuration », sans effet spécifique sur les actions et les comportements (Jones and Karsten, 2008). Ainsi s'est progressivement posé le problème, décrit par Orlikowski et Iacono (2001), de la disparition de l'artefact technologique lui-même dans les recherches en SI.

Force est de reconnaître, d'ailleurs, que la théorie de la structuration de Giddens ne permet pas de conceptualiser de façon satisfaisante les contraintes que représente la technologie (Jones and Karsten, 2008). Selon Orlikowski (1991), Giddens considère les technologies essentiellement comme des ressources d'allocation, permettant de contrôler des phénomènes et objets matériels, mais ne reconnaît pas expli-

citement leur dimension « ressource d'autorité ». Une telle conception pose problème car elle néglige le potentiel de contrôle des individus fourni par les technologies. Les SI jouent pourtant un rôle majeur dans la structuration des actions des individus au sein de l'organisation, par leurs capacités de stockage, d'enregistrement, et de transmission des informations (Zuboff, 1988).

Finalement, malgré l'image très limitée de l'acteur qu'elle développe, la perspective structurationniste en SI affirme la primauté de l'agence humaine sur la technologie, dont le potentiel de contrainte semble intégré par l'acteur. Il convient de reconnaître, néanmoins, que l'ampleur de cette limite varie selon les courants structurationnistes, le problème étant davantage présent chez des auteurs comme DeSanctis et Poole (1994) (Jones and Karsten, 2008 ; Poole, 2008 ; Jones and Karsten, 2009). De plus, des travaux récents (Orlikowski, 2007) mettent en évidence une volonté, de la part des penseurs structurationnistes, de remédier progressivement à ce problème en reconnaissant la « sociomatérialité » des usages des SI dans les organisations. Il n'en reste pas moins qu'une deuxième critique peut être adressée à la perspective structurationniste en SI, liée à l'oubli de la dimension politique et des enjeux de pouvoir dans les relations entre le SI et les acteurs organisationnels.

2.2.2. Une faible prise en compte des relations entre acteurs, des relations de pouvoir et enjeux politiques

La perspective structurationniste ne semble pas permettre de comprendre le contexte socio-politique de l'organisa-

tion, précisément parce qu'elle occulte l'intentionnalité des agents et les relations entre acteurs. En effet, si l'approche structurationniste insiste sur l'interaction récursive entre le SI, l'organisation et les acteurs, elle reste finalement assez silencieuse sur les relations entre acteurs dans le processus de structuration. DeSanctis et Poole (1994) ne prennent en considération dans l'AST qu'une seule catégorie d'acteurs, à savoir les utilisateurs, et n'explicitent d'aucune façon les relations de ces derniers avec d'autres catégories d'acteurs. Cette limite empêche de considérer les impacts de ces relations sur les processus d'appropriation, d'adaptation et les changements organisationnels (Kéfi et Kalika, 2004). Le modèle de Swanson et Ramiller (1997) reste lui aussi assez silencieux sur les relations et interactions entre acteurs situés à l'intérieur et à l'extérieur de l'organisation, et ne permet pas d'explicitier les relations entre acteurs dans la construction de sens autour de l'innovation technologique. De même, si Orlikowski (1992, 2000) prend en compte les positions des différents acteurs, son modèle reste muet quant aux impacts des interactions de ces différentes catégories d'acteurs. Les relations qu'elle décrit dans son modèle structurationniste sont rarement conflictuelles et intentionnelles en termes de pouvoir. Or, il est tout à fait concevable que certains acteurs dans l'entreprise utilisent des ressources technologiques à des fins de pouvoir, de modification des relations et des propriétés institutionnelles, et des systèmes de contrôle. De Vaujany (2000) regrette ainsi que la dimension managériale soit largement occultée dans les modèles structurationnistes classiques. Il convient selon lui de mettre en

exergue l'importance des systèmes de contrôle, conçus en tant qu'actions d'animation et de régulation, sur l'orientation des comportements individuels d'appropriation.

Force est de constater que les notions de pouvoir, de conflit, de contrôle, et plus largement la dimension politique des relations entre les SI et les individus ne sont pas clairement prises en compte dans la perspective structurationniste en SI. Pourtant, Giddens (1987) insiste dans la théorie de la structuration sur les rapports de domination et l'idée centrale de « dialectique du contrôle ». Giddens affirme lui-même que la théorie de la structuration se veut une théorie du pouvoir. Les notions de contrôle et de pouvoir font d'ailleurs l'objet d'approfondissements dans les écrits ultérieurs de Giddens (1994). Un décalage semble donc exister sur ce point entre les travaux structurationnistes en SI et la pensée de Giddens. Il est en outre très révélateur de constater que, si Orlikowski (1991) prétend développer un cadre structurationniste du contrôle organisationnel à partir de la sociologie de Giddens, elle s'appuie

largement, et de façon plus ou moins explicite, sur des concepts empruntés à un autre philosophe : Michel Foucault. Les arguments qu'elle développe font écho à la conception foucauldienne du contrôle et du pouvoir disciplinaire¹. De surcroît, le modèle structurationniste fondateur développé par Orlikowski (1992) s'avère tout aussi surprenant, en ce sens où il prend appui sur des concepts étonnamment foucauldien, bien que la référence à Foucault y ait complètement disparu². A l'évidence, face aux problèmes posés par la perspective structurationniste, Orlikowski (1991, 1992) semble avoir fait appel aux concepts développés dans un autre cadre conceptuel, en l'occurrence celui de Foucault. Hayes et Walsham (2000) insistent eux aussi sur la nécessité d'un dépassement conceptuel pour comprendre les dimensions cachées des interactions entre le SI, l'organisation et les individus. Ils montrent par exemple la pertinence des concepts développés par Foucault pour rendre compte de l'évolution réelle des structures de signification et de légitimation sous l'effet des SI et ainsi analyser le contexte normatif et politique de l'organisation.

¹ La sériation des activités des consultants sur le long terme (à travers des schémas de carrière, la progression, les statuts, et les promotions), la standardisation des connaissances, la participation des individus à leur propre normalisation (par un comportement d'auto-normalisation et d'identification à l'institution), les procédures régulières d'évaluation et de classification, l'aspect habilitant et contraignant de la technologie (à l'origine d'une hausse de la prévisibilité des comportements et d'une hausse de la productivité) constituent selon Orlikowski (1991) une « matrice de pouvoir disciplinaire » qui restreint les actions possibles des individus. Or, chacun de ces arguments peut être rapproché de la pensée de Foucault, notamment de l'idée de la contribution des individus aux conditions de leur propre assujettissement.

² Plusieurs exemples trouvés au fil de l'analyse en témoignent : les activités des agents sont « disciplinées » par l'outil (p.415) ; les technologies deviennent un mécanisme de contrôle technique, qui délimite la façon dont les consultants perçoivent et interagissent avec leur travail » (p.417) ; en utilisant la technologie, les individus « renforcent de façon non intentionnelle le contrôle qui leur est imposé à travers la technologie » (p.417) ; l'utilisation des technologies est un moyen très efficace de contrôler les conditions et les actions des consultants. La technologie a une dimension non seulement instrumentale mais aussi normative, qui produit une uniformité et une prévisibilité des comportements et des pensées (p.418) ; les consultants sont rendus « interchangeables » et non indispensables ; l'intériorisation des normes permet de développer « l'orientation résultat » de l'activité des consultants.

En définitive, la perspective structurationniste en SI ne semble pas toujours adaptée à la compréhension des problématiques liées aux relations entre acteurs lors des déploiements technologiques et à la dimension politique de ces relations. Néanmoins, s'il faut reconnaître que l'analyse des questions de pouvoir n'est pas le but prioritaire de la perspective structurationniste en SI, force est de constater pourtant l'importance du pouvoir, du contrôle, de la résistance et des relations entre acteurs au cœur de tout changement technologique et organisationnel (Jasperson *et al.*, 2002). Dès lors, se pose la question de l'adaptation de la perspective structurationniste pour rendre compte des interactions entre les acteurs, le SI et l'organisation.

2.2.3. Une inadaptation à l'étude des SI

Face à de telles critiques, d'aucuns mettent en cause l'adaptation de la théorie de la structuration aux recherches empiriques et aux problématiques de SI (Gregson, 1989). D'ailleurs, il convient de reconnaître que certaines adaptations, voire même des infidélités par rapport à l'œuvre de Giddens (DeSanctis et Poole, 1994), ont été nécessaires pour conceptualiser les problématiques de SI organisationnels (Fernandez et Jomaa, 2005 ; Jones and Karsten, 2008).

La perspective structurationniste en SI pose premièrement un problème de niveau d'analyse. Alors que Giddens s'intéresse aux processus de structuration au niveau sociétal, la plupart des travaux structurationnistes (Barley, 1986 ; Orlikowski, 1991 ; 1992 ; DeSanctis et

Poole, 1994) analyse des processus de structuration suite à l'introduction de SI dans un contexte exclusivement organisationnel. Les travaux structurationnistes, dans leur majorité, privilégient les interactions au niveau micro et semblent ignorer les influences institutionnelles plus larges, telles que les pressions industrielles, économiques, politiques et globales (Jones and Karsten, 2008), à l'exception notoire de Swanson et Ramiller (1997). Force est de constater, en outre, que le rôle de la technologie est l'objet d'une sur-interprétation dans les travaux structurationnistes par rapport à la théorie de la structuration de Giddens (1997). Se pose alors la question de la légitimité du recours aux travaux de Giddens dans les recherches en SI (Jones *et al.*, 2004 ; De Vaujany, 2000), d'autant plus que Giddens ne fait aucune référence explicite aux TI, avant ses écrits sur la modernité au début des années 1990 (Jones *et al.*, 2004 ; Jones and Karsten, 2008) et quelques exceptions à travers les concepts de distanciation spatio-temporelle, de globalisation et de modernité (Jones *et al.*, 2004).

Des divergences importantes peuvent également être constatées au regard des propriétés du structurel et des mécanismes d'instanciation (De Vaujany, 2000 ; 2001 ; DeSanctis et Poole, 1994). Le principal problème que pose la pensée de Giddens pour appréhender les SI réside dans la « perspective anti-objectiviste » qu'il adopte (Jones *et al.*, 2004, Jones and Karsten, 2008). Plusieurs auteurs critiquent ainsi la conception giddéenne de la matérialité (Berg, 1999 ; Jones, 1998). La structure apparaîtrait en effet un « ordre virtuel », constitué de relations de transformation, qui

n'existent que dans l'activation des pratiques et dans les traces mémorielles d'agents humains compétents. Ce postulat peut poser problème pour une discipline qui considère les phénomènes sociaux en relation à des artefacts matériels (Jones and Karsten, 2008). Les premiers modèles structurationnistes (Orlikowski 1992 ; DeSanctis et Poole, 1994) soutiennent en effet que la technologie représente des structures qui font ensuite l'objet d'une appropriation de la part des utilisateurs. Une telle conception de la technologie pose deux problèmes majeurs (Jones et Karsten, 2008). Premièrement, le fait que les technologies se stabilisent, une fois appropriées, occulte la possibilité pour les individus de faire évoluer la technologie en cours d'usage et conduit à une forme de déterminisme technologique. Deuxièmement, l'idée de technologies incarnant des structures sociales va à l'encontre de la théorie de la structuration de Giddens, qui insiste sur le caractère virtuel des structures. La substitution de la « dualité de la technologie » à la « dualité du structurel », dans le modèle structurationniste de Orlikowski (1992) conduit à une réification de la structure et trahit, finalement, l'idée de virtualité du structurel. Dans le même esprit, DeSanctis et Poole (1994), en décidant de ne pas reprendre le principe d'instanciation, s'éloignent fortement de la théorie de la structuration. Plusieurs concepts montrent ainsi l'éloignement de l'AST par rapport à la pensée de Giddens : l'idée de « structures sociales dans la technologie », l'identification d'autres sources de structuration, de même que les concepts d'appropriation et d'esprit de la technologie, conduisent à une réification de ce que Giddens ne

considère que comme des outils analytiques (Jones et Karsten, 2008). Bien que ce débat ne soit pas clos (Poole, 2008 ; Jones et Karsten, 2009), force est de reconnaître que l'application directe de la théorie de la structuration aux questions de SI n'est pas sans poser certains problèmes. Afin de pallier certaines de ces limites, Orlikowski (2000) a développé un modèle plus fidèle à la pensée de Giddens, à travers le concept de « technologie en pratique ». Celui-ci permet de s'affranchir de l'idée de structures « incarnées » dans la technologie ensuite appropriées par les utilisateurs. Cette vision est donc plus fidèle à la théorie de la structuration, mais elle reste néanmoins soumise au mêmes critiques que celles adressées à Giddens (à savoir une perspective anti-objectiviste, qui néglige le pouvoir structurel, Jones *et al.*, 2004). Le concept de socio-matérialité développé par Orlikowski (2007) marque néanmoins un tournant, en reconnaissant l'enchevêtrement des dimensions matérielles et sociales dans l'interaction entre les agents et les technologies en pratique.

Quoi qu'il en soit, sans nier les apports fondamentaux de l'œuvre de Giddens et les contributions évidentes des travaux structurationnistes en SI, il convient d'explorer d'autres cadres conceptuels pour rendre compte des relations SI-organisation-individus. Comme l'affirment Jones *et al.* (2004, p.310), « les analyses de l'influence sociale des artefacts matériels ont besoin de s'inspirer d'autres sources que Giddens ». Dans la partie suivante, et compte tenu des critiques susmentionnées, nous faisons appel au cadre conceptuel d'un autre penseur : Michel Foucault. Certains arguments développés par les

auteurs structurationnistes en SI font écho, effectivement, à la conception foucauldienne du contrôle et du pouvoir disciplinaire (Orlikowski 1991, 1992 ; Hayes et Walsham, 2000). D'ailleurs, plusieurs auteurs n'hésitent pas à faire de ces deux philosophes de véritables contrepoints (Callinicos, 1985 ; Dandeker, 1990 ; Boyne, 1991) et mettent en évidence la complémentarité de leurs approches (Cowton et Dopson, 2002). Foucault et Giddens se sont d'ailleurs directement opposés dans leurs écrits sur des questions relatives au contrôle, à la surveillance, à la modernité, au pouvoir ou encore à l'espace-temps, autant de notions inhérentes aux problématiques de SI. Il convient donc de mettre en perspective ces deux courants de pensée, en analysant en quoi l'approche Foucauldienne permet d'enrichir l'analyse des interactions entre le SI, l'organisation et les individus, sans tomber dans certains écueils de la perspective structurationniste en SI.

3. L'APPEL À UN RENOUVEAU CONCEPTUEL : L'APPROCHE FOUCALDIENNE

La pensée de Michel Foucault apparaît comme une perspective d'une grande puissance heuristique (Zuboff, 1988 ; Orlikowski, 1991 ; Hayes et Walsham, 2000 ; Coombs *et al.*, 1992). Pourtant, malgré ses apports, force est de constater que l'œuvre de Foucault a été relativement négligée dans la recherche en SI, pour la raison simple qu'elle ne s'offre pas comme une pensée directement applicable (Willcocks, 2004). Ainsi, lui sont généralement préférées d'autres approches, notamment

l'approche structurationniste, afin de rendre compte des interactions entre les SI, l'organisation et les acteurs. Nous proposons donc d'établir un parallèle entre l'approche structurationniste et l'approche foucauldienne. Pour ce faire, il convient dans un premier temps d'analyser le cadre de pensée foucauldien, dont les concepts de base s'avèrent très différents de ceux de la théorie de la structuration. Nous revenons donc sur les concepts fondamentaux de la pensée de Michel Foucault et mettons en évidence leur application au domaine des SI (3.1), avant de montrer comment ces concepts et leurs interrelations permettent de dépasser les limites adressées à la perspective structurationniste (3.2).

3.1. Les concepts fondamentaux de la pensée de M.Foucault

Si les thèmes explorés par Foucault tout au long de son œuvre sont multiples, il est possible néanmoins de dégager trois ensembles de concepts, entre lesquels Foucault met en évidence des relations fortes : la vérité et les discours, la discipline et le pouvoir, ainsi que l'éthique et le sujet. Ces concepts peuvent être rapprochés des trois phases de la pensée foucauldienne mises au jour par Burrell (1998) : la période archéologique, la période généalogique, et la période éthique. Chacune de ces phases est en effet rattachée à des concepts particuliers, mais inextricablement liés, et font apparaître un sujet imbriqué dans des relations mêlant à la fois : la vérité et le savoir (à travers la remise en cause des discours établis et la constitution de l'individu en objet de savoir) (3.1.1) ; le pouvoir (l'individu de-

venant dans la société moderne un objet de pouvoir au moyen de technologies disciplinaires) (3.1.2) ; et l'éthique (en ce sens où le sujet parvient à se libérer et à se constituer en agent moral grâce à une éthique de soi) (3.1.3).

3.1.1. La vérité et les discours : l'homme, un objet de savoir

L'œuvre de Foucault doit être replacée dans une volonté de remise en cause des discours, à prétention scientifique, qui se disent capables de révéler la vérité. Foucault se dresse contre les interprétations reçues, les connaissances établies, ainsi que les discours véhiculés par les sciences humaines et sociales. Foucault ne cherche pas à rendre compte des progrès établis par ces disciplines et de la Vérité qu'elles transmettent, mais s'attache au contraire à l'analyse des effets sociaux des connaissances produites par les disciplines. Il se demande à quoi servent les idées qui émergent, dans un questionnement qui ne s'intéresse pas à la Vérité en elle-même mais davantage à ce qui est tenu pour vrai, à la façon dont ce « tenu pour vrai » s'est élaboré. L'objectif qui anime Foucault est alors de comprendre le processus historique de naturalisation des idées, c'est-à-dire la façon dont, à un moment donné, une société se met à produire du discours et à le rendre à ce point naturel qu'il semble aller de soi. L'hypothèse centrale énoncée par Foucault est que les discours créent, en même temps qu'ils contrôlent, les objets qu'ils prétendent connaître. Foucault (1961, 1963, 1966) essaie ainsi de comprendre, au fil de ses ouvrages, comment, ont pu naître différents discours, par exemple sur la

folie, la maladie, l'Homme, les anormaux, la prison, et la sexualité. Ces discours reflètent l'émergence d'un pouvoir dont le but est de corriger et de normaliser, et ce au nom de la raison des Lumières, à laquelle Foucault s'attaque farouchement. L'objectif de Foucault est alors d'analyser les discours scientifiques afin d'en comprendre les règles d'auto-régulation.

Foucault (1966) dresse une « archéologie » des sciences humaines et analyse leurs conditions d'émergence. L'« archéologie » exprime une méthode d'enquête historique visant à découvrir les pratiques discursives qui constituent les champs de connaissances (épistémè). Foucault démontre ainsi que les connaissances sont nécessairement contextualisées, limitées dans l'histoire et la culture. Le discours est contrôlé, sélectionné, organisé et redistribué. Il montre que dans l'épistémè moderne, les connaissances de la vie, du langage et du travail reposent sur un fondement anthropologique dans la mesure où l'homme devient le centre des champs de connaissances. C'est de l'homme, qui est une invention récente, qu'émane « l'ordre des choses » (Foucault, 1966). Foucault en vient à s'interroger sur les limites de notre propre système de pensée en ce sens où les sciences n'ont commencé à prendre en considération l'Homme que très tardivement, dans le cadre très restreint de la culture européenne. L'Homme est ainsi devenu l'objet d'un savoir possible. Foucault s'insurge ainsi contre la prolifération d'un discours scientifique et social qui, dans une prétention à incarner l'universel, n'a d'autre tâche que de classer et normaliser les individus (Foucault, 1974-1975). Selon Foucault, ces dis-

cours dessinent progressivement les contours d'une société disciplinaire.

Cette approche est d'une grande puissance heuristique pour appréhender les organisations comme des espaces politiques de formation des discours. La pensée de Foucault permet en effet de comprendre comment s'élèvent des discours dans des contextes organisationnels, contribuant à la constitution des individus en objets de savoir. La pensée de Foucault éclaire ainsi la dynamique des pratiques discursives associées au développement de SI dans les contextes organisationnels (Bloomfield et Coombs, 1992 ; Coombs *et al.*, 1992 ; Doolin, 1998 ; Harvey, 1998 ; Knights et Murray, 1994 ; Brooke, 2002). Certains auteurs s'intéressent aux discours entourant les SI (Harvey, 1998 ; Doolin, 1998), et insistent notamment sur l'incarnation du pouvoir dans des pratiques discursives, qui véhiculent des représentations de l'organisation et du SI. Les SI apparaissent ainsi comme une construction sociale qui a un rôle puissant de classification, d'ordonnancement et de construction de la réalité. Ainsi, ces recherches mettent en exergue le rôle joué par les technologies et SI dans la renégociation des connaissances, les discours et les pratiques professionnelles au sein des organisations (Bloomfield et Coombs, 1992, Coombs *et al.*, 1992).

3.1.2. La discipline et le panoptique : l'homme, un objet de pouvoir

Dans cette volonté de déconstruction des discours, Foucault (1975) s'interro-

ge sur l'évolution de l'exercice du pouvoir. Il questionne l'évolution de la pénalité, la « redistribution de l'économie du châtiment » (Foucault, 1975, p.14), qui a conduit à l'apparition d'un nouveau système pénal au cours des 18^e et 19^e siècles et donné naissance à la prison. Il entrevoit l'émergence d'une société disciplinaire, qui se caractérise par un fonctionnement « capillaire », une ramification et une intensification progressive du pouvoir, traduite dans l'idée de « micro-physique » des pouvoirs. Le concept clé développé par Foucault est celui de « discipline », qui a pour fonction de corriger les comportements anormaux, les corps et les esprits, afin de rendre les individus obéissants, dociles, et utiles. Divers dispositifs, pratiques et procédures, que Foucault nomme « technologies disciplinaires », mesurent, contrôlent, corrigent les individus, et le constituent en « objet de pouvoir ». La métaphore du « panoptique » directement issue du « panopticon » de Bentham (1791)¹ rend compte de cette emprise du pouvoir sur une société traversée de mécanismes disciplinaires. Le panopticon désigne une conception architecturale constituée d'un bâtiment en anneau divisé en cellules, comprenant en son centre une tour dans laquelle se situe un surveillant. Le principe de base du panoptique est la visibilité permanente, qui amène le détenu à penser qu'il peut être surveillé en permanence. C'est à ce titre que l'état permanent de visibilité devient garant de l'ordre, l'objectif étant de « faire que la surveillance soit permanente dans ses effets, même si elle est discontinue dans son action » (Fou-

¹ Bentham J. (1780), Panopticon (Le Panoptique, traduit et publié par l'assemblée législative en 1791).

cault, 1975, p.234). Le panoptisme participe directement au dressage et à l'autocontrôle des individus. Selon Foucault, ce panoptique est un modèle généralisable, une façon de définir les relations de pouvoir telles qu'elles surgissent dans la vie quotidienne des individus dans la société moderne. Ainsi, le pouvoir disciplinaire a été rapidement adopté dans différentes sortes d'institutions, telles que l'école, l'usine, l'hôpital, l'armée, l'asile, tant et si bien qu'il s'immisce désormais dans la totalité du corps social. La prison ne fait alors que reproduire les techniques de discipline qui existent ailleurs. Selon Foucault, il n'y a rien d'étonnant, ainsi, à ce que « la prison ressemble aux usines, aux écoles, aux casernes, aux hôpitaux, qui tous ressemblent aux prisons » (Foucault, 1975, p.264).

Les principales recherches en SI ayant mobilisé la pensée de Foucault appliquent la métaphore du panoptique pour mettre en exergue le caractère disciplinaire des nouvelles technologies (Sewell et Wilkinson, 1992). Ces recherches portent essentiellement sur les technologies de surveillance (Dandeker, 1990 ; Lyon ; 1994, 2003), l'utilisation de l'information et de bases de données (Poster, 1990), la discipline, et l'utilisation de l'information et technologies au travail (Zuboff, 1988 ; Webster, 1995). « Les réseaux informatiques ressemblent sous de nombreux points de vue au design architectural du panoptique » (Burrell, 1988, p.233). Il n'est pas étonnant, dès lors, que le panoptique soit progressivement devenu un archétype des technologies de contrôle dans l'entreprise (McKinlay et Starkey, 1998). La surveillance dépend moins d'une observation directe que de formes de su-

pervision plus subtiles impliquant l'utilisation de SI, qui, par leurs capacités de numérisation, d'enregistrement, produisent un savoir sur les individus (Sewell et Wilkinson, 1992). De tels systèmes permettent de construire des champs de visibilité et de placer les individus dans ces espaces de normalisation (Cowton et Dopson, 2002).

3.1.3. L'éthique et le sujet : l'homme, un agent moral

L'individu, qui est devenu successivement objet de savoir et objet de pouvoir, évolue dans la pensée de Foucault vers un « agent moral » (Starkey et Hatchuel, 2002), sujet d'une conduite individuelle. Foucault parle lui-même d'un « long détour » dans sa pensée : après *Surveiller et Punir*, Foucault s'attache effectivement à la rédaction de *l'Histoire de la sexualité*, qui cherche à mettre au jour la nature de l'homme moderne. Foucault (1976-1984) s'attache ainsi, dans ses dernières œuvres, à la question du sujet, de son rapport à la vérité et au souci de soi. Pour ce faire, Foucault confronte l'homme moderne au « sujet de l'éthique ancienne » et met au jour la lente construction d'une herméneutique de soi pendant l'Antiquité. Selon Foucault, la philosophie classique considère que la liberté ne s'exerce que dans un « souci de soi », dans la recherche d'une amélioration continue, et dans la maîtrise des désirs susceptibles de dévier les conduites individuelles (Gros, 2005). L'analyse de l'herméneutique de soi dans l'Antiquité conduit donc Foucault à mettre en évidence l'importance de l'éthique du sujet – conçue en tant qu'art de vivre et gouvernement de soi. Foucault plaide pour

une redécouverte du « souci de soi » et considère qu'à côté des pratiques disciplinaires, il y a place pour une expression de l'agence humaine, dans des formes passives et actives. Le concept de « technologie de soi » est une manière particulière de se comporter afin d'atteindre un certain niveau de satisfaction. Ainsi, face à un pouvoir disciplinaire difficilement identifiable, les technologies de soi permettent à l'individu de prendre conscience des effets potentiels des procédures disciplinaires et, ce faisant, d'y résister. Pour Foucault, les individus peuvent et doivent subvertir les conditions de leur propre assujettissement. Foucault montre ainsi qu'au-delà des mécanismes disciplinaires, l'homme apparaît comme un agent moral, sujet d'une conduite et motivé par une profonde « éthique de soi ». L'individu, qui est devenu successivement objet de savoir et objet de pouvoir, évolue en effet dans la pensée de Foucault vers un « agent moral » (Starkey et Hatchuel, 2002). Le « désir-plaisir » se substitue ainsi à la « discipline-domination » (Starkey et Hatchuel, 2002). Foucault passe d'une analyse de la discipline exercée par les autres à des formes d'auto-discipline destinées à la poursuite du plaisir et de l'éthique (Starkey et Hatchuel, 2002). Comme l'indique Foucault lui-même (1983, p.9), le but n'est pas différent de ce qu'il a toujours été, à savoir « libérer la pensée de ce qu'elle pense secrètement, et lui permettre ainsi de penser différemment ». Finalement, Foucault montre que les individus sont plus libres qu'ils ne le pensent.

La dimension éthique contribue à introduire les notions de désir et de plaisir dans les organisations et permet de

penser la relation entre la discipline et le désir (Starkey et Hatchuel, 2002). Cette perspective permet une certaine prise de distance par rapport aux procédés de disciplinarisation, afin d'appréhender les organisations comme des espaces où il y a place pour des formes renouvelées de créativité et de liberté. Cette perspective ouvre ainsi la voie à l'analyse de la liberté individuelle, des phénomènes de résistance, et de la façon dont les individus renversent les conditions de leur propre assujettissement, dans des contextes d'introduction de SI notamment (Doolin, 1998 ; Bloomfield et Coombs, 1992). La pensée de Foucault est également très éclairante pour appréhender la question du rapport à soi, qui se pose avec une acuité particulière dans le cadre du développement des technologies numériques, et de l'avènement de nouveaux espaces relationnels tels que ceux proposés par le Web 2.0 et 3.0.

3.2. Un dépassement des limites de la perspective structurationniste en SI

En définitive, Michel Foucault apporte une vision renouvelée de la discipline, du pouvoir, de la technologie et du sujet, à travers des concepts qui témoignent de l'éclectisme et de la richesse de sa pensée, et des connexions inédites entre ses idées. Souvent laissée pour compte dans la recherche en SI (Willcocks, 2004), ce cadre de pensée offre des articulations conceptuelles permettant d'enrichir l'analyse des relations entre le SI, l'individu et l'organisation, sans tomber dans certaines failles de la pensée structurationniste. Il est donc possible, désormais, d'effectuer

un parallèle avec la perspective structurationniste en SI, afin de comprendre comment les trois critiques adressées à cette dernière peuvent être dépassées. Nous établissons tout d'abord que l'approche foucauldienne ne donne la primauté ni à l'action (contrairement à la perspective structurationniste), ni à la structure (contrairement à la lecture dominante de l'œuvre de Foucault) (3.2.1). Nous montrons en revanche que la pensée foucauldienne permet d'appréhender les deux pôles de cette dualité, en incluant la dimension politique au cœur de son analyse, à travers le concept de pouvoir-savoir (3.2.2). Enfin, nous analysons en quoi la pensée de Foucault apparaît comme un cadre conceptuel d'une grande puissance heuristique pour l'analyse des problématiques de SI (3.2.3).

3.2.1. Un refus d'accorder la primauté à l'agent ou à la structure : des technologies de pouvoir aux technologies de soi

Force est de constater que c'est surtout l'image du panoptique et des pratiques disciplinaires qui a été retenue de la pensée de Foucault. Ainsi, la plupart des recherches en SI ayant mobilisé la pensée de Foucault cherche à mettre en évidence le rôle joué par les nouvelles technologies dans le renforcement de la surveillance au sein de la société contemporaine (Lyon, 1994 ; 2003 ; Poster, 1990). Il semble que la métaphore du panoptique ait été mal utilisée, ou de façon abusive, dans ces recherches, en ce sens où elle est associée à un danger de contrôle social total, incarné dans des « systèmes de surveillance » suscep-

tibles de s'étendre à toutes les sphères de la vie sociale (Poster, 1990). De toute évidence, cette insistance sur le panoptique de Foucault donne une image très limitée, voire caricaturale, de la pensée du philosophe et ne traduit pas la richesse de son œuvre (Carter *et al.*, 2000 ; Willcocks, 2004 ; Starkey, 2005). De plus, pour ces raisons, la pensée de Foucault a été sujette à de nombreuses critiques. Giddens s'insurge par exemple contre la comparaison que Foucault effectue, selon lui, entre la prison et les institutions modernes. Selon Cowton et Dopson (2002), la métaphore du panoptique implique l'idée d'une détermination des comportements par le contexte, qui n'est pas vérifiée dans la situation empirique des organisations.

Des critiques issues du cadre structurationniste et du réalisme critique considèrent en outre que la perspective foucauldienne souffre d'une faible théorisation du sujet, inadaptée à la compréhension des politiques de résistance individuelles et collectives. Giddens (1987) s'oppose à « l'histoire sans sujet », « nihiliste » à ses yeux, que présente Foucault. Selon Giddens (1987), les êtres humains sont toujours et partout des agents compétents, qui agissent dans les limites historiques et spécifiques des conditions non reconnues et des conséquences non intentionnelles de leurs actes. L'archéologie de Foucault, selon laquelle les êtres humains ne font pas leur propre histoire mais sont emportés par elle, ne permettrait pas, selon Giddens, de reconnaître que ces sont des agents humains compétents qui résistent et altèrent les conditions de vie que d'autres cherchent à leur imposer.

Le concept de panoptisme développé par Foucault a ainsi été violemment critiqué. Mais il a surtout été mal compris. D'ailleurs, Foucault (1977) n'a pas fait l'erreur de confondre les prisons et les autres organisations. Il reconnaît le caractère distinctif des prisons, notamment la privation de liberté qu'elles génèrent, et insiste sur les évolutions qu'ont subies les institutions, allant vers des formes subtiles de discipline et des moyens souples de contrôle. Ainsi, c'est moins le panoptique que le résultat du panoptique, à savoir la constitution des individus en tant que sujets, la normalisation et la gestion de ces derniers, qui importe (Clegg, 2000). Par ailleurs, Foucault a reconnu, bien avant Giddens (1987), la dimension positive et créative du pouvoir et la possibilité de résistance des individus. Foucault reconnaît en effet le rôle de la résistance, grâce à laquelle les sujets sont capables de subvertir les conditions de leur propre assujettissement. La réflexion de Foucault témoigne effectivement d'un passage progressif des technologies physiques et de pouvoir à des technologies éthiques de maîtrise de soi et de libération. Comme le montre Callinicos (1985), Giddens développe, à la différence de Foucault, une approche a-historique, qui ne prend pas en compte les différentes modalités, les conditions spécifiques de la résistance, le contexte historique qui en favorise ou non l'exercice. Giddens insiste sur la prise en compte abstraite du sujet et de ses compétences, en tant que propriété générale de l'être humain, ce qui ne permet pas d'appréhender la façon dont les structures sociales facilitent ou contraignent l'action. En revanche, l'approche de

Foucault considère la contingence des capacités humaines et replace dans un contexte historique l'idée de résistance. De plus, Giddens considère, à tort, que la discipline foucauldienne sépare le pouvoir du corps. Seulement, pour Foucault, le pouvoir constitue les individus en tant que sujets, leur donnant des motifs de gouvernement de leur action (Callinicos, 1985). Pour Foucault, les technologies disciplinaires ne constituent donc – à côté des technologies de soi – qu'une partie des technologies à l'œuvre dans les jeux de pouvoir. Willcocks (2004) constate avec ironie que l'œuvre de Foucault, essentiellement connue pour les concepts de société disciplinaire, de pouvoir et de normalisation, contient en son cœur les idées de sujet, de résistance et de liberté. Callinicos (1985) met ainsi en évidence que Giddens privilégie le concept d'agence humaine aux dépens de celui de structure, alors que Foucault permet de repenser les deux pôles de la dualité action-structure. Finalement, Foucault conçoit l'interaction entre l'action et la structure comme une relation, un rapport de force, « une stratégie dans laquelle sont produits des effets à la fois globalisants – telles les normes qui objectivent l'action – et individualisants – telle la résistance aux normes qui incite l'action. Ainsi, ce qui doit être pris en considération c'est le processus de constitution mutuelle de l'action et de la structure sociale » (Lacombe, 1993). Loin d'élaborer une philosophie essentialiste et unitaire, Foucault conçoit la réalité sociale comme une combinaison dynamique, historique et culturelle d'action et de structure, se substituant au primat de l'action ou de la structure.

**3.2.2. Les relations de pouvoir-savoir au cœur de la dualité action-structure :
une reconnaissance de
la dimension politique**

La possibilité de repenser les deux pôles de la dualité action-structure est permise par la conception particulière du pouvoir développée par Foucault, qui place la dimension politique au cœur de l'analyse. D'un côté est donc affirmée l'idée d'une pénétration des stratégies de domination, mais de l'autre côté sont reconnues les capacités de résistance des individus. Or cette dialectique se comprend à l'aune de « relations de pouvoir-savoir » qui placent en leur cœur les dimensions politique et de rapports de force. Comme le souligne Lacombe (1993), « à l'objectivisme des structures et au subjectivisme de l'agent social, Foucault oppose une conception relationnelle du monde social. L'action sociale et la structure s'articulent dans un rapport de pouvoir-savoir ».

Le « pouvoir-savoir » est effectivement un concept clé de la pensée de Foucault, qui permet de comprendre les relations entre ses concepts et leur ancrage dans des rapports de force éminemment politiques. Foucault indique que le pouvoir produit de la connaissance et du discours, de même que le discours et la connaissance ont du pouvoir et des effets de vérité. Foucault met ainsi au jour une relation circulaire entre pouvoir et savoir. Le pouvoir est selon Foucault un « champ de savoir » duquel émanent des rapports de force politiques (Olivier, 1988). Ainsi, Foucault nous invite à considé-

rer la réalité sociale comme une articulation entre l'action et la structure, constituant les individus et constituée par les individus, dans un processus « jamais déterminé, mais toujours contingent » (Lacombe, 1993), car constitué de relations de pouvoir-savoir. La réalité sociale demeure éminemment évolutive, provisoire, et précaire, précisément parce qu'elle est ancrée dans des rapports de force. Les relations de pouvoir-savoir sont par nature mobiles et instables, se déplacent au gré des relations sociales et constituent un ensemble ouvert et complexe de rapports parfois déséquilibrés. Bien que les êtres humains soient des effets du pouvoir, des produits sociaux et culturels, Foucault considère qu'il n'y a pas de pouvoir sans résistance. Foucault aborde ainsi la question d'un renversement possible des « micropouvoirs ». « Le sujet qui connaît les objets à connaître et les modalités de connaissance sont des effets des implications fondamentales du pouvoir-savoir et de leurs transformations historiques » (p.36). Les rapports de pouvoir ne tirent ainsi leur existence que par rapport à une multitude de points de résistance. De sorte que les individus dans une relation de pouvoir restent des sujets d'action, auxquels s'offre une diversité de réactions et d'interventions possibles.

Dépassant les limites de la perspective structurationniste, la perspective foucauldienne permet de repenser les deux pôles de la dualité action-structure, tout en plaçant en son cœur les enjeux politiques et relations de pouvoir, ce qui en fait un cadre d'une grande richesse pour appréhender les problématiques de SI dans l'organisation.

3.2.3. Un cadre conceptuel d'une grande puissance heuristique pour l'étude des SI

La pensée de Foucault apparaît comme un cadre conceptuel d'une grande puissance heuristique. « Toute l'œuvre de Foucault affirme l'importance insoupçonnée des problèmes de gestion ou de gouvernement pour l'histoire de la conscience moderne » (Hatchuel *et al.*, 2005, p.2). Aussi perspective semble-t-elle présenter un potentiel certain pour la recherche en sciences de gestion et plus particulièrement la recherche en SI. La pensée de Foucault éclaire en effet les questionnements des chercheurs en sciences de gestion, à savoir les « manières d'ordonner, de commander, de comparer, de mesurer et de gérer », soit toutes les « manières de gérer » (Hatchuel *et al.*, 2005, p.2), qui apparaissent comme autant de mécanismes de « pouvoir-savoir ».

Ainsi, si Foucault n'aborde pas à proprement parler les TI/SI dans son œuvre, les concepts qu'il développe constituent néanmoins une base solide pour appréhender de telles notions (Zuboff, 1988 ; Willcocks, 2004 ; Baptista *et al.*, 2006). L'un des apports de Foucault réside en effet dans la conception renouvelée de la « technologie » qu'il élabore. Cette conception permet en effet de dépasser les vues restrictives de la technologie, en privilégiant « les technologies comportementales et sociales encodées dans des technologies matérielles » (Willcocks, 2004, p.289).

Malheureusement, force est de constater que la richesse des interconnexions entre les axes conceptuels de l'approche foucauldienne est souvent

ignorée dans les recherches en SI, qui ne retiennent souvent que le concept de panoptique, conduisant à un appauvrissement de l'interprétation de l'œuvre du philosophe (Willcocks, 2004). Les critiques adressées à l'œuvre de Foucault semblent donc dues, en partie, à l'absence de prise en compte des relations entre les concepts identifiés par Foucault. La perspective développée par Foucault permet au contraire des renversements de perspectives et renouvelle les problématisations sur des sujets ayant une forte acuité dans les contextes organisationnels.

Ainsi, la perspective foucauldienne permet d'établir un lien entre les discours, le contrôle, et le pouvoir, tout en traitant la question des effets de la technologie sur l'organisation et les individus (Figure 2). Le développement des SI passe par la définition de discours institués dans les pratiques et repose sur la mobilisation de représentations particulières de la réalité organisationnelle. Ces représentations et pratiques discursives constituent le cadre de réflexion et d'action des individus, cadre à partir duquel ceux-ci régulent leurs propres comportements (Doolin, 2004 ; Bloomfield et Coombs, 1992). Les technologies et systèmes d'information font partie d'un processus qui permet de redéfinir à la fois la technologie et l'organisation, les relations sociales étant médiatisées par l'organisation et la technologie. Le cadre de pensée foucauldien semble à cet égard tout à fait pertinent pour saisir comment les SI interviennent dans la circulation, l'exercice et la production du pouvoir et dans le changement organisationnel (Willcocks, 2004). Loin des perspectives de l'impératif déterministe ou organisationnel, la

perspective foucaldienne permet de montrer que « la technologie n'a pas d'impact sur les organisations ou la société : un changement dans les relations sociales, les tâches, les compétences et les connaissances se préfigure déjà dans la façon dont la technologie est conçue et construite. Les machines ne contrôlent pas les relations sociales : elles les présupposent, les médiatisent et les renforcent » (Bloomfield, 1995, cité par Willcocks, 2004, p.277). Ce cadre s'inscrit dans une perspective émergente des interactions entre le SI, les individus et l'organisation et met l'accent sur le contexte politique d'implantation du SI.

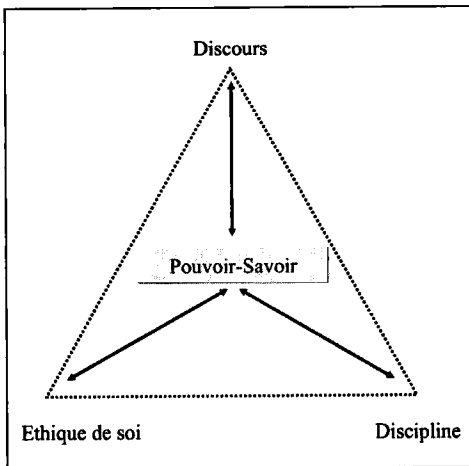


Figure 2 : Cadre analytique foucaldien

La pensée foucaldienne montre qu'il est possible d'appréhender, dans un même cadre conceptuel, les discours autour d'un phénomène (par exemple les discours de légitimation de l'introduction des SI dans l'organisation), la question des relations de pouvoir et des systèmes de contrôle (par exemple les effets panoptiques amplifiés par l'usage de SI, les mécanismes disciplinaires introduits par les SI) ainsi que la question

des réactions individuelles et du rapport à soi (tel qu'il apparaît notamment avec l'émergence de nouveaux espaces relationnels liés au développement de nouvelles technologies, ou encore la question de la résistance au déploiement de SI dans des contextes organisationnels).

CONCLUSION

En définitive, le regard critique porté sur l'approche structurationniste en SI ouvre la voie à des approches théoriques renouvelées des relations SI-individus-organisation. L'objectif de ce travail de recherche n'est en aucun cas de nier les nombreux et précieux apports de la pensée de Giddens et de la perspective structurationniste en SI. Il s'agit avant tout d'introduire le coin du questionnement sur un courant de recherche largement mobilisé et ayant fait ses preuves. Il s'agit d'interroger, ainsi que nous y invite Foucault, les connaissances et vérités produites à un moment donné dans un domaine.

Ce travail de recherche permet ainsi de promouvoir la pensée de Foucault au sein d'un courant de recherche qui l'a longtemps ignorée. Force est de reconnaître cependant que la perspective foucaldienne elle-même n'est pas exempte de limites : cette recherche contribue elle-même à la constitution d'un régime de vérité, et s'inscrit elle-même dans une « discipline » au sens foucaldien du terme. De plus, la pensée de Foucault reste complexe et difficile à appréhender, en raison notamment de son éclectisme et des questionnements multiples qu'elle pose. Ce travail de recherche appelle, par ailleurs, à déve-

lopper la compréhension des concepts foucauldien dans des recherches ultérieures, afin d'en améliorer l'opérationnalisation. Aussi le modèle foucauldien proposé peut-il servir de base à des recherches empiriques, visant à explorer la façon dont les SI affectent les individus situés dans un cadre organisationnel.

RÉFÉRENCES

- Alter, N. (2000), *L'innovation ordinaire*, Puf, coll. Sociologies.
- Archer, M.S. (1990) « Human agency and social structure: a critique of Giddens », in Anthony Giddens: Consensus and Controversy, Clark J., Modgil C., Modgil S., The Falmer Press, London.
- Archer, M. S. (1995), *Realist social theory: the morphogenetic approach*, Cambridge University Press, Cambridge, UK.
- Audet, M., Bouchikhi, H. (dir.) (1993), *Structuration du social et modernité avancée : autour des travaux d'Anthony Giddens*, Colloque de Cerisy, Québec : PUL.
- Autissier, D., Le Goff, J. (2000), « Dualité du structurel et dynamique sectorielle : application à la distribution des composants électroniques », in *Structuration et management des organisations, Gestion de l'action et du changement dans les entreprises*, Autissier D., Wacheux F., L'Harmattan, Logiques de Gestion, Paris.
- Autissier, D., Wacheux, F. (2000), *Structuration et management des organisations, Gestion de l'action et du changement dans les entreprises*, L'Harmattan, Logiques de Gestion, Paris.
- Bailly, A-F. (1998), « Mobilités et pilotage de carrière dans une compagnie d'assurances : une approche par la théorie de la structuration », in « Anthony Giddens et la Théorie de la structuration », *Revue de gestion des ressources humaines*, 26-27, pp.20-35, mai-juin.
- Baptista, J., Backhouse, J., Canhoto, A. (2006), « Intranet institutionalisation and organisational trust: a longitudinal case study in a UK bank », accepted for presentation in Academy of Management.
- Bariteau, M. (1993), « Déterminants ontologiques, contraintes sociales et discontinuité peuvent-ils faire bon ménage ? », in *Structuration du social et modernité avancée : autour des travaux d'Anthony Giddens*, Audet M., Bouchikhi M. (dir.), Colloque de Cerisy, Québec : PUL.
- Barley, S.R. (1986), « Technology as an Occasion for Structuring: Evidence from Observation of CT Scanners and the Social Order of Radiology Departments », *Administrative Science Quarterly*, 31, pp.78-108.
- Berg, M. (1998) « The Politics of Technology: On Bringing Social Theory into Technological Design », *Science, Technology and Human Values* (23:4), pp. 456-491.
- Bloomfield, B., Coombs, R. (1992), *Information technology, control and power : the centralisation and decentralization debate revisited*, *Journal of management studies*, 29, 4, pp.459-484.
- Boyne, R. (1991) « Power-Knowledge and Social Theory: The Systematic Misrepresentation of Contemporary French Social Theory in the Work of Anthony Giddens », In Giddens' theory of structuration, Bryant C.G.A. and D. Jary D. (Eds), London: Routledge.
- Brooke C. (2002), What does it mean to be « critical » in IS research?, *Journal of Information Technology*, 17, 2, pp.49-58
- Burrell, G. (1998), « Modernism, postmodernism and organizational analysis: the contribution of Michel Foucault », in Foucault, *Management and Organizational*

- Theory, McKinlay, A., Starkey, K. (Eds), Sage, London.
- Callinicos, A. (1985), « Anthony Giddens: A Contemporary Critique. » *Theory and Society*, 14, pp.133-166.
- Carton-Bourgeois S. (1999), « Systèmes d'Information Internationaux et culture nationale : influence de la dimension culturelle contrôle de l'incertitude sur le processus d'implantation », *Systèmes d'Information et Management*, 4, 3.
- Carter, C., McKinlay, A., Rowlinson, M. (2000), « Foucault, management and history? », *Organization*, 9, pp.515-526.
- Chazel, F. (1987), Préface, *La constitution de la société*, PUF, Giddens A.
- Chevalier-Kuzla, C. (1998), « La théorie de la structuration : vers une typologie du contrôle organisationnel », *Revue de gestion des ressources humaines*, « Anthony Giddens et la Théorie de la structuration », 26-27, mai-juin, pp.20-35.
- Clegg, S.R. (1989), *Frameworks of power*, London, Sage.
- Clegg, S.R. (2000), « Pouvoir, symbolique, langage et organisation », in *L'individu dans l'organisation*, Les dimensions oubliées, Chanlat J.F., Les Presses de l'Université Laval, Eska, Sciences de l'Administration, pp.663-680.
- Cocula, F., Fredy-Planchot, A. (2000), « Freins et motivations liés au télétravail chez Electricité et Gaz de France : l'apport de la théorie de la structuration », in *Structuration et management des organisations*, Gestion de l'action et du changement dans les entreprises, Autissier D., Wacheux F., L'Harmattan, Logiques de Gestion, Paris.
- Cohen, I. (1990), « Structuration Theory and social order : five issues in brief », in *Anthony Giddens: Consensus and Controversy*, Clark J., Modgil C., Modgil S., The Falmer Press, London.
- Coombs, R., Knights, D., Willmott, H. (1992), « Culture, Control and Competition; Towards a Conceptual Framework for the Study of Information Technology in Organizations », *Organization Studies*, 13, 1, pp.51-72.
- Cowton, C.J., Dopson, S.E. (2002), « Foucault's Prison? Management Control in Automotive Distributor », *Management Accounting Research*, 13, 2, pp.191-214.
- Dandeker, C. (1990), « Surveillance, power and modernity: bureaucracy and discipline from 1700 to the present day », *Polity*, Cambridge.
- DeSanctis, G., Poole, M.S. (1994), « Capturing the complexity in advanced technology use: Adaptive structuration theory », *Organization Science*, 5, 2, pp.121-146.
- De Vaujany, F.X. (1999), « Stylisation de l'appropriation individuelle des technologies Internet à partir de la TSA », *Systèmes d'Information et Management*, 4, 1, pp.57-74.
- De Vaujany, F.X. (2000), « Usages de l'Intranet et processus de structuration de l'organisation », *Systèmes d'Information et Management*, 5, 2, pp.79-100.
- De Vaujany, F.X. (2001), « Gérer l'innovation sociale à l'usage des technologies de l'information : une contribution structurationniste », *Thèse de Doctorat ès sciences de gestion*, Université Jean Moulin, Lyon 3.
- Doolin, B. (1998), « Information technology as a disciplinary technology: Being critical in interpretive research in information systems », *Journal of Information Technology*, 13, pp.301-312.
- Doolin, B. (2004), « Power and resistance in the implementation of a medical management information system », *Information Systems Journal*, 14, 4, pp.343-362.
- Fernandez, V., Jomaa, H. (2005), « Usage des technologies de l'information et per-

- formance de l'organisation : repositionnement de la relation à la lumière du paradigme de A. Giddens », Groupe-ment de recherche TIC & Société du CNRS, Paris.
- Foucault, M. (1961), « Histoire de la folie à l'âge classique – Folie et déraison », Gallimard, Paris, 583 p.
- Foucault, M. (1963), « Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical », Presses Universitaires de France, Paris, 212 p.
- Foucault, M. (1966), « Les mots et les choses », Une archéologie des sciences humaines, Gallimard, Paris, 1966, 405 p.
- Foucault, M. (1974-1975), « Les anormaux », Cours au Collège de France – 1974-1975, Gallimard, Paris, 1999, 351 p.
- Foucault, M. (1975), « Surveiller et punir », Naissance de la prison, Gallimard, 360 p.
- Foucault, M. (1976-1984), « Histoire de la sexualité, 1. 2. 3 », Gallimard, Paris.
- Foucault, M. (1983) « The subject and power ». In H. Dreyfus & P. Rabinow (Eds.), Michel Foucault: Beyond structuralism and hermeneutics (2nd ed.). Chicago: University Of Chicago Press.
- Giddens, A. (1987), « La constitution de la société », PUF, Traduction française de The constitution of society (1984) par Michel Audet.
- Giddens, A. (1994), « Les conséquences de la modernité », Paris, L'Harmattan (éd. anglaise The consequences of Modernity, Cambridge, Polity Press, 1990).
- Giordano, Y. (1998), « La théorie de la structuration d'Anthony Giddens. Quels apports pour les sciences de gestion ? », Revue de Gestion des Ressources Humaines, 26-27, mai-juin, 3-4.
- Gregson, N. (1989). « On the (ir)relevance of structuration theory for empirical research », in Social Theory of Modern Societies: Anthony Giddens and his critics, Held D. and Thompson J., Cambridge University Press, Cambridge.
- Gros, F. (2005), « Le gouvernement de soi », Sciences Humaines, 3, Mai -Juin, pp.34-37.
- Harvey L. (1998), Visibility, silencing and surveillance in an IT needs analysis project, in Information systems: Current issues and future challenges, Larsen T., Levine L., & Degross J. (Eds.), (pp. 207-228), North Holland, the Netherlands: Elsevier Science.
- Hatchuel, A., Pezet, E., Starkey, K., Lenay, O. (2005), « Gouvernement, organisation et gestion: l'héritage de Michel Foucault », PU Laval.
- Hayes, N., Walsham, G. (2000), « Competing interpretations of computer-supported cooperative work in organizational contexts », Organization, 7, 1, pp. 49-67.
- Hekman, S. (1990), « Hermeneutics and the crisis of social Theory: a critique of Giddens's epistemology », in Anthony Giddens Consensus and Controversy, Clark J., Modgil C., Modgil S., The Falmer Press, London.
- Houzé, E. (2001), L'appropriation d'une technologie de l'information et de la communication par un groupe distant, Thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, Université de Montpellier 2
- Jaspersen, J., Carte, T.A., Saunders, C.S., Butler, B.S., Croez, H.J.P., Zheng, W. (2002), « Power and Information Technology research: a metatriangulation review », MIS Quarterly, 26, 4.
- Jones, M. (1997) 'Structuration theory and IT,' in Re-thinking Management Information Systems. Currie and Galliers (eds.), 103-135. Oxford.
- Jones, M. R. (1998) « Information Systems and the Double Mangle: Steering a Course Between the Scylla of Embedded Struc-

- ture and the Charybdis of Strong Symmetry, » in *Information Systems: Current issues and Future Changes*, T. J. Larsen, L. Levine, and J. I. DeGross (eds.), Laxenburg, Austria: IFIP Press, pp. 287-302.
- Jones, M. R. (2000) «The Moving Finger: The Use of Social Theory in WG8.2 Conference Papers, 1975-1999, » in *Organizational and Social Perspectives on Information Technology*, R. Baskerville, J. Stage, and J. I. DeGross (eds.), Boston: Kluwer Academic Publishers, pp. 15-31.
- Jones, M., Orlikowski, W., Munir, K. (2004) «Structuration theory and information», in *Social theory and philosophy for information systems*, Mingers J., Willcocks L. (eds.), Chichester, John Wiley & Sons, pp.297-328
- Jones, M. R. and Karsten, H. (2008), «Review: Giddens's structuration theory and information systems research », *MIS Quarterly*, 32,1, pp.127-157.
- Jones M. and Karsten H. (2009) «Response to Jones », *MIS Quarterly*, 33,3, pp. 589-595.
- Kéfi, H., Kalika, M. (2004), «Evaluation des systèmes d'information : une perspective organisationnelle », *Economica*, 211 p.
- Knights, D., Murray, F. (1994), «Managers Divided: Organizational Politics and IT Management », Wiley, London
- Lacombe, D. (1993), «Les liaisons dangereuses : Foucault et la criminologie », *Criminologie*, XXVI, 1, pp. 51-72
- Lyon, D. (1994), «The rise of surveillance society », Cambridge, UK, Polity.
- Lyon, D. (ed.). (2003), «Surveillance as social sorting », London, Routledge.
- Maffesoli, M. (1993), «Le quotidien et le local comme espaces de la socialité », in *Structuration du social et modernité avancée : autour des travaux d'Anthony Giddens, Audet M., Bouchikhi H.*, Les Presses de L'Université Laval, Sainte-Foy, Québec.
- Markus, M.L. (1983), «Power, Politics and MIS implementation », *Communications of the ACM*, 26, 6, pp. 430-444.
- Markus, M.L., Robey D. (1988), «Information Technology and Organizational Change: Casual Structuring in theory and research», *Management Science*, 34, 5, pp.583-598.
- McKinlay A., Starkey K. (1998) (Eds), *Foucault, Management and Organization Theory: From Panopticon to Technologies of Self*, Sage, London.
- Mesny, A. (1993), «Etat-nation, surveillance et individus », in *Structuration du social et modernité avancée : autour des travaux d'Anthony Giddens, Audet M., Bouchikhi H.*, Les Presses de L'Université Laval, Sainte-Foy, Québec.
- Monod, E., Klein, H., (2004), «The influence of French theories on international IS research: an exploratory study », 9ème Congrès de l'AIM.
- Olivier, L. (1988), «La question du pouvoir chez Foucault : espace, stratégie et dispositif », *Revue canadienne de science politique*, 21, 1, pp.83-98.
- Orlikowski, W.J. (1991), «Integrated information environment or matrix of control ? The contradictory implications of information technology », *Accounting, Management and Information Technology*, 1, 1, pp.9-42.
- Orlikowski, W.J. (1992), «The duality of technology: rethinking the concept of technology in organizations», *Organization Science*, 3, 3, pp.398-427.
- Orlikowski, W. J. (2000), «Using Technology and Constituting Structures: a Practice Lens for Studying Technology in Organizations », *Organization Science*, 11, 4, pp.404-428.
- Orlikowski, W.J. (2007), «Sociomaterial Practices: Exploring Technology at Work », *Organization Studies*, 28, pp.1435-1448.

- Orlikowski, W.J., and Iacono, C.S. (2001) Research commentary: Desperately seeking the «IT» in IT research—A call to theorizing the IT artefact, *Information Systems Research*, 12(2), pp. 121-134.
- Poole, M.S. (2008) «Response to Jones and Karsten, «Giddens's Structuration Theory and Information Systems Research», *MIS Quarterly*, 33,3, pp. 583-587.
- Poole, M. S., and DeSanctis, G. (2004) «Structuration Theory in Information Systems Research: Methods and Controversies», in *Handbook of Information Systems Research*, M. E. Whitman and A. Wozncynski (eds). Hershey, PA: Idea Group, pp. 206-249.
- Poster, M. (1990), *The mode of information: Poststructuralism and social context*, Cambridge, UK: Polity
- Rojot, J. (2000), «La théorie de la structuration chez Anthony Giddens», in *Structuration du social et modernité avancée : autour des travaux d'Antony Giddens*, Audet M., Bouchikhi M (dir.), Colloque de Cerisy, Québec : PUL.
- Romelaer, P. (2000), «Rencontres et organisation», in *Structuration et management des organisations*, Gestion de l'action et du changement dans les entreprises, Autissier D., Wacheux F., L'Harmattan, Paris.
- Sewell G. et Wilkinson B. (1992), «Someone to watch over me : surveillance, discipline and the just-in-time labour process», *Sociology*, 26, 2, pp.271-289.
- Starkey, K., Hatchuel, A. (2002), «The Long Detour: Foucault's History of Desire and Pleasure», *Organization*, 9, 4, pp.641-656.
- Starkey, K. (2005), «Un étranger dans une contrée étrange: l'accueil réservé à Michel Foucault dans la théorie des organisations anglo-américaines», in *Gouvernement, organisation et gestion: l'héritage de Michel Foucault*, Hatchuel A. *et al.*, PU Laval.
- Swanson, E.B., Ramiller, N.C. (1997), «The organizing vision in IS innovation», *Organization Science*, 8, 5, pp.158-174.
- Urry, J (2005), «Sociologie des Mobilités, une nouvelle frontière pour la sociologie?», Armand Collin, Paris.
- Walsham, G. and Han, C.K. (1991) Structuration theory and information systems research. *Journal of Applied Systems Analysis* 17: 77-85.
- Walsham, G. (2002). Cross-cultural software production and use: a structural analysis. *MIS Quarterly* 26 (4): 359-380.
- Weick K. (1990), «Sensemaking in organizations», A sage publications series.
- Whittington, R. (1992), «Putting Giddens into action : social systems and managerial agency», *Journal of Management Studies*, 29, 6, pp.693-712.
- Willcocks, L. P. (2004), «Foucault, power/knowledge and information systems: Reconstructing the present», in *Social theory and philosophy for information systems*, Mingers J. et L. Willcocks (eds.), Wiley Series in Information Systems, Wiley.
- Zuboff, S. (1988), «In the age of the smart machine: the future of work and power», New York, Basic Books.

AUTEURS

François DELTOUR est maître de conférences en gestion à Télécom Bretagne, école d'ingénieur à Brest. Il est membre du laboratoire ICI et du groupement d'intérêt scientifique M@rsouin pour l'étude de la société de l'information. Sa thèse, obtenue en 2004, traite de l'évaluation des intranets d'entreprise par les utilisateurs. Ses recherches actuelles portent sur les pratiques d'acceptation et d'appropriation des technologies de l'information (ERP, messagerie, etc.) ainsi que sur la gestion des connaissances.

Adresse : Télécom Bretagne – Technopôle Brest Iroise – 29238 Brest

Mail : francois.deltour@telecom-bretagne.eu

Philippe EYNAUD est maître de conférences au Conservatoire National des Arts et Métiers. Il est chercheur affilié au GREG-CRC et membre du Gregor. Il est responsable de l'UE Management des systèmes d'information à l'Intec. Il a obtenu le prix FNEGE Robert Reix de la meilleure thèse en 2008. Ses travaux de recherche portent sur les systèmes d'information associatifs, la gouvernance des associations et sur le management des SI opérationnels et stratégiques des organisations.

Adresse : CNAM, Intec – 40 rue des jeûneurs – 75002 Paris

Mail : philippe.eynaud@cnam.fr

Aurélien LECLERCQ est professeur assistante à l'IESEG School of Management. Diplômée d'un doctorat en sciences de gestion de l'Université Paris-Dauphine, ses domaines d'intérêt sont liés à la problématique du contrôle organisationnel et des systèmes d'information mobiles, ainsi qu'à la question du changement technologique et organisationnel. Elle s'intéresse tout particulièrement aux approches structurationniste et foucauldienne du management des systèmes

d'information. Elle a récemment obtenu le Prix national de la meilleure thèse en systèmes d'information 2009 (Prix-Fnege AIM Robert Reix), le Prix national de la meilleure thèse transdisciplinaire 2009 (décerné par la FNEGE), ainsi que le Prix Louis Forest en Sciences Economiques et Gestion (Prix solennel de la Chancellerie des Universités de Paris).

Adresse : IESEG School of Management – 3 rue de la Digue – 59000 Lille

Mail : a.leclercq@ieseg.fr

Jean-Eric PELET est maître de conférences à Montpellier SupAgro. Après avoir obtenu un DESS en nouveaux média et management de projets, il obtient un MBA en Systèmes d'Information Organisationnels, option Gestion des technologies de l'Information. Il poursuit son travail de recherche centré sur le comportement du consommateur en ligne en effectuant un doctorat en gestion, au croisement des Systèmes d'Information, du Marketing et de la Psychologie Cognitive.

Adresse : Montpellier SupAgro – 2 Place Pierre Viala – 34060 Montpellier

Mail : jepelet@yahoo.com

Caroline SARGIS ROUSSEL a obtenu son doctorat en 2002, à l'université de Lille 1 où elle est maître de conférences. Elle est membre du laboratoire LEM. Elle intervient également à l'IESEG School of Management. Ses thèmes de recherche portent sur la création, la diffusion et l'intégration des connaissances dans des contextes de projets de systèmes d'information. Elle travaille aussi sur les liens entre systèmes de contrôle et gestion des connaissances.

Adresse : IAE de Lille – 104 avenue du Peuple Belge – 59000 Lille

Mail : caroline.sargis@iae.univ-lille1.fr

Achévé d'imprimer le 8 avril 2010 sur les presses de



52200 Langres - Saints-Geosmes

Dépôt légal : Avril 2010 - N° d'imprimeur : 8454